(*non te decet*), 171 (*non iam*), 172 (*et qua*), 173 (où elle suppose qu'il manque deux hémistiches), 256 (*umeris*), 268 (*ducit. Tunc*), 318 (*accendunt*), 382 (*serta*), 588 (*saltem* au lieu de *saltim*), et modifie l'ordre des vers 67-71 : ce sont des conjectures possibles, mais dont l'évidence ne s'impose pas non plus (en particulier vers 318 et 382). La traduction est bonne. Si l'on considère par exemple les quelques passages où nous n'étions pas sans reproche (et que relevait G. Hays dans son compte rendu de *Scholia* 6, 1997, qui n'est pas cité dans la Bibliographie), on voit le progrès apporté par Helen Kaufmann : elle a vu, vers 116, que le *peplum* est constitué par les lis ; le sens des vers 278-279 est compris ; vers 506, l'adjectif *digna* qualifie effectivement *corona* ; le mouvement du vers 585 est bien rendu.

Le commentaire, très détaillé, couvre 350 pages (pour 601 vers de texte). Y noter des lacunes importantes eût donc été étonnant. Tout au plus constate-t-on qu'il s'étend davantage sur certains points et moins sur d'autres (la prosodie et la métrique, par exemple).

La bibliographie est très complète. On peut y ajouter E.J. Edwards, « Dracontius the African and the Fate of Rome », *Latomus* 63, 2004, p. 151-160, et B. Bureau, « Les pièces profanes de Dracontius. Mécanismes de transfert et métamorphoses génériques », *Interférences Ars scribendi* 4, 2006, revue en ligne à l'adresse http://ars-scribendi.ens-lsh.fr/.

Bref, il s'agit d'un très bon travail, qui sera utile pour les spécialistes de Dracontius et de l'Afrique vandale, mais qui servira aussi à tous ceux qui s'intéressent à la figure de Médée.

Un mot déontologique pour finir. Il était exclu de suivre ici la règle qui veut qu'on ne se cite pas soi-même dans un compte rendu : l'édition de Helen Kaufmann se situe en effet souvent par rapport à la nôtre, voire contre elle.

Étienne Wolff.

## Histoire littéraire.

Bruno Gentili-Giovanni Cerri, *La letteratura di Roma arcaica e l'ellenismo*, con la collaborazione di Salvatore Monda : Biblioteca Aragno, Torino, 2005, 352 pages.

Le livre de Bruno Gentili et Giovanni Cerri envisage tous les aspects de la littérature latine archaïque par rapport à ses modèles grecs et, plus largement, par rapport à la pensée et à la civilisation grecques qui les ont marqués de leur empreinte. Sont ainsi examinés successivement et méthodiquement les différents genres littéraires qui offrent matière à comparaison dans les deux littératures, la grecque et la latine : les premières formes de poésie et de prose, le théâtre, l'épopée, la satire, l'historiographie, la grammaire et la philologie, la poétique et la rhétorique. Dans tous ces domaines, les auteurs du livre s'emploient à démontrer, exemples probants à l'appui, les similitudes décelables entre les œuvres littéraires latines et leurs pendants grecs, mettant par là-même en évidence la dette des Romains à l'égard des Hellènes. Les chapitres spécifiquement littéraires sont complétés, fort utilement, par des exposés relatifs au contexte politique, économique et social contemporain de l'éclosion de certains types de productions littéraires.

L'ouvrage s'ouvre ainsi sur un préambule consacré à « La culture romaine à compter du IV^e^ siècle av. J.-C. » qui met l'accent sur les deux caractéristiques

majeures de la littérature latine des origines, l'oralité et l'anonymat, avant de mentionner les compositions poétiques les plus anciennes, les fameux *carmina* destinés à solenniser les temps forts de la vie sociale et dont le mètre, généralement considéré comme italique, le saturnien, accuse en réalité des similitudes avec la versification de la tragédie et de la comédie grecques. BG et GC relèvent néanmoins le caractère spécifiquement latin des textes religieux archaïques (*Carmen Aruale*, *Carmina Saliaria*, prière des augures), tandis qu'ils rapprochent les *carmina conuiualia* décrits par Cicéron des usages grecs. Quant aux chants de triomphe, les auteurs rappellent qu'ils se rattachent à un usage romain fort ancien mais ajoutent qu'ils ont leur équivalent chez les Grecs qui, pour célébrer une victoire, entonnaient le péan. Autre pratique susceptible d'être mise en parallèle avec des coutumes grecques, les lamentations funèbres (*neniae*) font songer aux thrènes chantés par les Grecs pour déplorer la perte d'un être cher. Les Romains y ajoutèrent la *laudatio funebris*, mais cette pratique oratoire présente, elle aussi, des analogies avec le *logos epitaphios* des Hellènes, ce type de discours étant cependant réservé aux citoyens morts pour la patrie et reflétant la gratitude attristée de l'ensemble de la cité. Les exemples que fournissent les auteurs du livre (*laudatio funebris* prononcée en l'honneur de Paul-Emile, paraphrase de celle de L. Metellus par Pline l'Ancien) permettent de se faire une idée précise du style et des *topoi* de cette catégorie de discours. Conservées dans les archives familiales, ces *laudationes* représentent une première ébauche de littérature écrite.

Mais, à côté de ces documents à caractère privé, sont apparues les archives de l'État consignant, elles aussi, par écrit les faits passés. Les annales des pontifes correspondent ainsi à l'acte de naissance de l'historiographie à Rome. Il est cependant difficile de trouver un lien entre l'annalistique pontificale et l'annalistique littéraire et, partant, avec l'historiographie grecque. En revanche, dans le domaine juridique, une tradition répercutée par Tite-Live et par Denys d'Halicarnasse voudrait que la rédaction de la *Loi des Douze Tables* ait été inspirée par la législation solonienne et par des règlements édictés en Grande-Grèce. Dans la mesure où ils représentent un embryon de littérature, on ne saurait passer sous silence non plus les *elogia*, inscriptions funéraires gravées sur les tombeaux des grands hommes et qui se substituèrent, autour du III^e^ siècle av. J.-C., aux *tituli*, conformément à un usage grec. Sans doute n'est-ce pas un hasard si la plupart de ces vestiges épigraphiques concernent la famille éminemment philhellène des Scipions bien que l'habitude de graver des épitaphes se soit étendue à toutes les catégories sociales. D'autres inscriptions très anciennes sont prises en considération par les auteurs du livre : celle du *Lapis niger*, remarquable par l'emploi de caractères apparentés à ceux de l'alphabet grec et par une écriture en *boustrophedon*, ou encore la « dédicace de Gabies » qui reproduit la formule de salutation χαίρε insérée dans un saturnien.

Il faut néanmoins attendre la montée en puissance de l'*Vrbs* et les débuts de la conquête pour que les Romains cherchent pleinement à assimiler l'apport intellectuel de l'Hellade et à rivaliser avec ses auteurs et ses penseurs. Se pose de surcroît, à ce propos, le problème épineux du rôle joué par les Etrusques dans la transmission du savoir grec en Italie. La question apparaît d'abord à propos de l'alphabet. Elle ressurgit dès lors que l'on recherche l'origine de termes grecs introduits dans la langue latine : emprunts directs ou mots introduits par la médiation des Toscans ? Il est malaisé de trancher.

L'adoption de certains cultes d'origine grecque — celui de Castor et Pollux ou de Cérès, Liber, Libera — le recours aux livres sibyllins, la diffusion de la légende d'Enée témoignent de relations étroites, dès le VIII^e^ siècle av. J.-C., et peut-être avant, entre la Grèce et l'Italie. A cet égard, BG et GC insistent sur le rôle majeur joué par Lavinium à propos de la pénétration des pratiques religieuses grecques à

Rome. Toujours d'après les auteurs, la diffusion des idées grecques à Rome a été facilitée par la position géographique de l'*Vrbs*, sur l'axe reliant la mer à l'Étrurie, à un moment où les échanges économiques étaient très intenses. Mais, du même coup, l'influence grecque se trouvait contrebalancée par celle des Étrusques. Ainsi s'explique le rôle joué par les *Tusci* sur les plans religieux, artistique et institutionnel à Rome. Le genre théâtral, mais aussi les fescennins ont ainsi, rappellent les auteurs, été introduits à Rome par les Etrusques.

Une profonde mutation s'opère néanmoins au III^e^ siècle, surtout aux lendemains de la première guerre punique : intégrés dans la société romaine, les Grecs de Sicile et d'Italie du Sud véhiculent à Rome leur savoir et leur culture. C'est avec les esclaves lettrés que va pénétrer à Rome la littérature grecque écrite et publiée dans des livres. La littérature latine profane qui prend naissance alors est ainsi le fuit de traductions ou d'adaptations d'œuvres grecques. L'*imitatio* et la *contaminatio* s'observent tout particulièrement dans la littérature théâtrale. Les titres et le contenu des œuvres de Livius Andronicus, Naevius, Ennius, Pacuvius, Accius, Plaute, Caecilius Statius et Térence accusent une dette évidente par rapport au théâtre grec, classique et hellénistique. Bien plus, certains auteurs sont originaires d'Italie du Sud et les acteurs sont de nationalité grecque. Le choix des sujets est cependant dicté par des considérations de politique romaine, ce qui explique la prédominance, dans la tragédie, du cycle troyen. D'autre part, les dramaturges se sont pliés aux goûts du public romain, sensible avant tout aux effets pathétiques et ont dû tenir compte, pour les parties lyriques, à la fois de la tradition italique et des contraintes de l'espace scénique latin. Enfin, aux pièces d'inspiration grecque, se sont ajoutés des spectacles liés à l'histoire romaine, les *fabulae praetextae*, ou à la vie quotidienne de l'*Vrbs*, les *fabulae togatae*, mais BG et GC s'empressent de souligner que ces deux genres ont été de courte durée.

Au reste, la tendance à s'aligner sur des archétypes helléniques se révèle aussi dans les premières épopées latines. « Premier grand traducteur de la culture occidentale » (cf. p. 161), Livius Andronicus sait respecter le texte homérique tout en intégrant à la matière légendaire une dimension étiologique, tendance qui apparaît dans les poèmes de l'époque hellénistique. Significatif se révèle à cet égard le choix de l'*Odyssée* (non de l'*Iliade*) à un moment où les errances d'Ulysse jusqu'en Italie intéressaient les Romains. Homme de théâtre, Livius Andronicus connaît son public et se montre désireux de répondre à son attente. Il respecte sa mentalité et procède, le cas échéant à des transpositions : ainsi Patrocle présenté comme l'égal des dieux chez Homère (*Od.* 3, 110) est-il ravalé au rang, néanmoins gratifiant dans l'optique romaine, de *uir summus*. La comparaison systématique des vers d'Homère et de Livius Andronicus montre à quel point une transcription peut être une création quand bien même le poète a fait le choix d'une sobriété dépouillée pour affirmer sa fidélité à la simplicité syntaxique d'Homère. Ancrées dans les réalités historiques romaines, les épopées de Naevius et d'Ennius se signalent néanmoins par de nombreux emprunts à des modèles grecs. Naevius utilise ainsi, comme Homère dans l'Odyssée, le procédé narratif du retour en arrière et, comme dans les épopées alexandrines, le motif de l'*aition*. On notera simplement, à cet égard, qu'à propos du frg. 13 du livre II du *Bellum Punicum*, les auteurs ne se prononcent ni en faveur de l'interprétation traditionnelle qui imagine un dialogue entre Enée et Didon, comme le fera plus tard Virgile, ni en faveur de l'hypothèse de G. Serrao (*Dialoghi di archeol.* 6, 1972, p. 303 sq. et *Helikon* 5, 1965, p. 514 sq.) selon laquelle Enée serait reçu par un hôte italien, plus précisément par Latinus. Quant à l'épopée ennienne, elle se situe, par sa progression chronologique linéaire, dans le sillage de l'annalistique romaine (à laquelle renvoie du reste le titre de l'œuvre), mais le poète clame sa dette à l'égard d'Hésiode, en invoquant la muse, et

à l'égard d'Homère dont il se veut la réincarnation. En outre, il compose, à l'imitation de Callimaque, un *carmen continuum*, déclinaison d'une suite de *poemata* autonomes. Et, s'il introduit au sein de son épopée historique des figures divines mêlées à l'action comme chez Homère, il intercale dans son récit des digressions morales de nature à plaire aux Romains, fidèles à l'esprit du *mos maiorum*.

Réputée spécifiquement romaine d'après le mot célèbre de Quintilien (Quint. X, 1, 93), la satire ne devrait *a priori* présenter aucun point commun avec la littérature grecque. Pourtant, les Romains eux-mêmes, dans le cadre de leurs recherches étymologiques sur le mot *satura* avaient émis, entre autres hypothèses, celle d'une origine grecque du genre sur la base d'un rapprochement entre le latin *satura* et le grec σάτυρος (cf. Diomède, *GLK*, I, 485, 30-486, 16). Cette explication s'avère cependant insuffisante pour rendre compte de la caractéristique essentielle d'une composition poétique qui frappe avant tout par la variété des thèmes abordés et par le mélange des styles et des tons. On ne saurait non plus expliquer par une influence grecque la coexistence, au départ, d'une *satura* dramatique et d'une forme de satire destinée à la lecture. Pourtant, la satire littéraire d'Ennius et de Lucilius utilise des ingrédients qu'elle puise chez les auteurs grecs et dans des genres aussi variés que la fable d'Esope, l'épopée homérique, la poésie lyrique, le théâtre. Enfin, les *Satires Ménippées* de Varron reprennent le procédé du *spoudogeloion* et du dialogue socratique, auquel fait allusion d'ailleurs Lucilius (cf. Lucil., *Sat.* 27, 22C = 709-710M). Il n'en demeure pas moins que le poète de Suessa Aurunca affiche un certain mépris pour les Romains trop ostensiblement acquis à la culture grecque et que les mots grecs qu'il introduit dans ses vers correspondent toujours à une intention polémique ou parodique. De fait, si la philosophie grecque semble n'avoir guère eu de secret pour lui, comme le montre la satire du banquet des philosophes (Lucil. 28, 11-15C = 751-756M), la définition qu'il propose de la *uirtus* (Lucil. H23C = 1326-1338) correspond en tous points à l'idéal moral du citoyen romain.

De même, les premiers *carmina* reflètent aux yeux de BG et GC les préoccupations et l'idéologie des propriétaires terriens de l'époque archaïque. Mais, là encore, les auteurs relèvent des similitudes patentes entre la morale des patriciens romains et celle des aristocrates grecs des VI^e^-V^e^ siècles av. J.-C., lesquels incluaient toutefois dans leur échelle des valeurs la douceur de vivre et la beauté physique. Il est vrai que le mode d'éducation des jeunes gens, en Grèce et à Rome, différait singulièrement et qu'il faut attendre le III^e^ siècle pour que s'opère, avec le recours à des précepteurs grecs et la création d'écoles publiques en Italie, un rapprochement des deux cultures. À cet égard, le syncrétisme religieux, ainsi que la faveur que rencontre le culte dionysiaque montrent l'engouement pour les différents aspects de la civilisation grecque et ce, jusque dans les couches populaires. En outre, l'hellénisation se poursuit par l'entremise des aristocrates lettrés, à partir de la victoire de Paul-Emile sur Persée dont la fabuleuse bibliothèque, pièce maîtresse du butin de l'*imperator*, facilite la lecture des grandes œuvres de la littérature grecque classique. Têtes pensantes du cercle des Scipions, Polybe et Panétius de Rhodes répondent aux aspirations intellectuelles de l'élite romaine, comprennent ses inquiétudes, s'adaptent à sa mentalité. C'est dans ce contexte que prend naissance la notion, éminemment romaine, d'*humanitas* à la fois proche et distincte de celle de παιδεία et de φιλανθρωπία.

Il reste que la littérature morale et les premières œuvres didactiques romaines présentent des analogies avec des poèmes à portée gnomique ou à sujets techniques d'auteurs grecs. S'il est relativement aisé de prouver la dette d'Appius Claudius, d'Ennius et d'Accius à l'égard du savoir et de la sagesse grecs, BG et GC ne se font pas faute de souligner l'ambiguïté foncière de l'attitude de Caton à l'égard de la

culture grecque. En effet, pourfendeur du philhellénisme romain, celui-ci avait néanmoins introduit dans l'*Vrbs* le poète Ennius, et toute son œuvre (les *Libri ad Marcum filium*, les *Origines* et les discours) témoigne d'une connaissance avertie de la science, de l'historiographie et de la rhétorique grecques.

C'est aussi à l'école des Grecs que se sont mis les premiers historiens romains — réputés « annalistes » — et tout particulièrement ceux qui ont eu à cœur de rechercher les causes des événements et d'en proposer une relation véridique. Encore convient-il de préciser, selon les analyses de BG et GC, que la motivation essentielle de Fabius Pictor a été de faire pièce à l'historiographie grecque, notamment à l'œuvre de Philinos d'Agrigente, défenseur impénitent de la politique carthaginoise.

Ainsi le choix de la langue grecque, de la part de Fabius Pictor, s'explique-t-il moins par l'imitation de certains modèles comme Timée de Taormine — sensible à la montée en puissance de Rome — que par une intention apologétique et propagandiste visant à rassurer les peuples hellénophones, inquiets de l'extension de l'*Vrbs* en Méditerranée orientale. En tout cas, marquée du sceau des historiens grecs, l'œuvre de Fabius Pictor représente un net progrès par rapport l'annalistique pontificale. La même remarque est applicable à Cincius Alimentus. Et, les auteurs du livre décèlent plus précisément chez ces écrivains une influence de l'école isocratique ancienne : c'est ce qu'indique, en tout cas, la place prépondérante assignée au récit des origines et à l'histoire contemporaine. La même orientation est d'ailleurs suivie par Caton dans les *Origines* où il passe très vite sur les événements des v^e^ et iv^e^ siècles av. J.-C. Cette tendance persiste dans l'historiographie romaine de langue latine qui se fait jour aux lendemains de la défaite définitive d'Antiochus III de Syrie, dès lors que Rome ne se sent plus tenue de justifier sa politique aux yeux des souverains orientaux. C'est à ce stade qu'apparaît la nécessité de se fixer des normes stylistiques et méthodologiques. En bon disciple d'Isocrate, Coelius Antipater opte pour l'*historia ornata* enrichie de toutes les ressources de la rhétorique grecque et donne volontiers dans le merveilleux. Mais, conditionné par Polybe ennemi juré de Timée, d'Ephore et de Théopompe, Sempronius Asellion tente de s'illustrer dans la *pragmatikè historia*.

Dernier point abordé par les auteurs du livre, la grammaire et la philologie, la poétique et la rhétorique, offrent une ample matière de nature à prouver que, dans l'élaboration de la culture latine, les intellectuels et les théoriciens grecs ont joué un rôle majeur. En fait foi le texte fameux de Suétone qui, dans le *De grammaticis et rhetoribus*, attribue à Cratès de Mallos l'introduction de la grammaire à Rome. C'est pourquoi BG et GC ont soin d'exposer brièvement la teneur des doctrines philologiques grecques relatives aux parties du discours, aux notions de grammaire et de critique des textes, à la querelle des analogistes et des anomalistes — qui eut des répercussions à Rome et dont on trouve un écho dans l'œuvre de Varron — aux questions d'orthographe qui furent aussi d'actualité dans le domaine latin avec les réformes successives d'Appius Claudius, d'Ennius, d'Accius et de Lucilius. Les auteurs s'efforcent, de même, de situer l'activité éditoriale des premiers exégètes latins en continuité par rapport au zèle déployé par les grands philologues alexandrins pour restituer le plus fidèlement possible un texte littéraire, dûment présélectionné à partir d'un jugement de valeur, dans sa version originale. Octavius Lampadion et Aélius Stilon, fidèles aux méthodes des Alexandrins eurent soin comme ces éditeurs-bibliothécaires de mettre au point à chaque fois un seul exemplaire d'une œuvre et de diviser celle-ci en livres pour la porter à la connaissance de leurs contemporains lors des lectures publiques ou à l'occasion de conférences de critique littéraire. De fait, à l'examen exégétique des textes vint s'ajouter un discours proprement littéraire dont témoignent les œuvres théoriques d'Accius, où se

mêlent influences grecques et spécificité latine, perceptible notamment à l'usage du vers, vestige de la *satura* archaïque. Volcacius Sedigitus et Porcius Licinus, auteurs, eux aussi, d'ouvrages en vers se situent dans la même mouvance : informés des idées littéraires des Alexandrins ils optent pour des poèmes didactiques et des mètres caractéristiques de la satire. Il est vrai que le contenu de leurs œuvres se révèle à bien des égards polémique : héritiers de la tradition alexandrine, ces auteurs connaissaient aussi l'élégie et l'épigramme grecs. De même, en matière d'histoire littéraire, Volcacius Sedigitus se situe dans la lignée des *Pinakes* de Callimaque, tandis que Porcius Licinus, comme l'historien grec du IV^e^ siècle Ephore, se concentre sur des questions de chronologie.

D'autre part, à propos de la rhétorique et de la poétique, deux disciplines dont les auteurs soulignent l'étroite parenté en tant que modes d'expression destinés à agir sur un public, l'accent est mis sur l'introduction relativement tardive de la rhétorique grecque à Rome et sur la défiance du Sénat à l'égard des orateurs grecs. Avec Caton, M. Antoine (143-87 av. J.-C.) et L. Licinius Crassus (140-91) se dessinent ainsi les principes d'une rhétorique latine : au conservatisme étroit de Caton, au pragmatisme affirmé de M. Antoine s'oppose cependant le point de vue plus large de Crassus qui fait de la culture générale un des fondements de l'éloquence et Caton lui-même n'était pas sans ignorer les procédés de la rhétorique grecque. Quant à la poétique, qui prend naissance dans des textes polémiques d'Ennius et de Térence, elle s'affirme aussi dans des œuvres théoriques comme les *Didascalia* d'Accius ou dans les *Satires* de Lucilius. Les thèmes abordés : distinction *poema/poesis*, genres poétiques..., attestent la pénétration en Italie des idées d'Aristote reprises, développées et enrichies par l'école alexandrine.

Sérieusement documentée et reposant sur l'analyse minutieuse de textes latins archaïques représentatifs de l'ensemble des genres littéraires et sans cesse comparés à leurs modèles ou à leurs équivalents grecs, l'étude de BG et GC jette un éclairage nouveau sur la littérature latine des origines de l'*Vrbs* et des débuts de la République. Bien des idées toutes faites se trouvent ainsi remises en question comme la spécificité latine de certains moules métriques ou l'attitude politique de Caton. Le mérite des auteurs est aussi d'avoir soigneusement replacé les phénomènes littéraires dans leur contexte historique, économique et social. En même temps, les textes cités, accompagnés de traductions italiennes qui font autorité illustrent à merveille les exégèses très nuancées et permettent de suivre au mieux le raisonnement. Réédition d'un ouvrage de 1976, ce livre s'accompagne d'une bibliographie récente établie par S. Monda. Enfin, trois *indices*, le premier consacré aux noms propres antiques, le second aux savants modernes, le troisième aux passages cités en facilitent grandement — outre le plan limpide — la consultation. On ne saurait donc trop recommander la lecture de ce volume qui offre les avantages conjugués d'une histoire littéraire de grande qualité et d'une passionnante anthologie.

Aude Lehmann.

*Lecturae Plautinae Sarsinates X, Menaechmi* (Sarsina, 30 settembre 2006) a cura di R. Rafaelli e A. Tontini : Urbino, QuattroVenti, 2007, 148 pages.

Chaque année, les *Lecturae Platininae Sarsinates* étudient, en suivant l'ordre alphabétique, une nouvelle comédie de Plaute et en sont arrivées, en 2006, aux *Ménechmes*. G. Burzacchini rappelle avec justesse mais sans originalité que le modèle de la pièce demeure inconnu et souligne, après d'autres, la fragilité des arguments qui l'ont fait attribuer à Posidippe. E. Fantham s'intéresse au thème de

la folie et de la médecine : la feinte folie de Ménechme II, en raison de la pluralité des dieux dont le personnage se prétend possédé, parodierait des scènes de tragédies romaines ; la pratique du médecin dériverait de la médecine populaire italique. F. Mencacci propose une « lecture gémellaire » de la pièce. L'opinion commune voit dans celle-ci une comédie divertissante sans autre prétention ; la gémellité provoque mécaniquement une série d'équivoques, mais resterait en quelque sorte étrangère aux personnages qui n'en parlent guère. F. Mencacci montre au contraire combien Sosiclès est affecté en profondeur par la sorte de mutilation que lui inflige la disparition de son jumeau, qu'il recherche tout en le croyant mort : son changement de nom n'est pas un simple artifice mais est conforme aux usages qui veulent que le grand-père donne son nom au petit-fils et montre que la famille est certaine de la mort du premier Ménechme. Cette certitude explique le désespoir de Sosiclès (les mots *spes* et *sperare* ne sont jamais prononcés avant la fin) et son incompréhension devant les indices qui devraient lui faire deviner la présence de son frère.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la survie des *Ménechmes*. G. Guastella part de la première représentation des *Ménechmes* traduits en langue vulgaire, donnée en 1486 à la cour de Ferrare. Il montre comment cet événement faisait sortir le théâtre plautinien du cadre scolaire et académique dans lequel il s'était développé depuis la fin du quatorzième siècle et innovait en faisant dire son rôle à chacun des acteurs tandis que, probablement, auparavant, ils se contentaient de mimer, un seul récitant lisant le texte. L'exemple des *Ménechmes* traduits répété et suivi de celui de l'*Amphitryon* allait ouvrir la voix à un théâtre italien original, mais fortement inspiré par la comédie latine, avec les œuvres dramatiques de l'Arioste et de Bernardo Dovici. R. Mullini s'intéresse à la *Comédie des erreurs* de Shakespeare. Elle recense, en Angleterre au XVI^e^ siècle, un certain nombre de représentations scolaires des *Ménechmes* ou de l'*Amphitryon* ainsi qu'une comédie anglaise dérivée de cette œuvre plautinienne. Une *Comédie des erreurs*, qui est peut-être celle de Shakespeare et qui est dite proche des *Ménechmes* de Plaute, fut jouée en 1598 lors des fêtes de fin d'année d'une école de droit londonienne, dans lesquelles les représentations dramatiques étaient liées aux questions politiques du moment. De fait, bien des détails de la comédie de Shakespeare renvoient métaphoriquement aux problèmes de la royauté anglaise. Shakespeare reprend la trame des *Ménechmes* en la compliquant et en y introduisant des thèmes tirés de l'*Amphitryon*, celui de la perte d'identité créant sous une forme comique une atmosphère anxiogène. L. Venticelli date des *Gemelle Capovane* d'Ansaldo Cebà (mort en 1622), l'utilisation tragique du thème de la gémellité, jusque-là, d'après lui, uniquement utilisé par la comédie. Les jumelles capouanes sont les deux filles de Calavius, toutes deux séduites par Hannibal qui leur a promis le mariage et les abandonne en même temps qu'il fuit Capoue ; leur frère les pousse au suicide. Dans la mesure où la gémellité est connue d'emblée et ne donne lieu à aucune confusion, les rapports avec les *Ménechmes* sont très lointains.

Jean Christian Dumont.

Eduard Fraenkel, *Plautine Elements in Plautus*, translated by Tomas Drevidosky and Frances Muecke : Oxford, University Press, 2007, XXIV-459 pages.

E. Fraenkel avait publié à Berlin en 1922 *Plautinisches im Plautus*. Une traduction italienne, *Elementi Plautini in Plauto*, est parue en 1961 : revue par Fraenkel, enrichie par lui d'additions et de palinodies, elle représente le dernier

état de sa pensée. La traduction anglaise est faite sur l'allemand, mais elle comporte aussi les additions de l'édition italienne. On peut se demander si une réédition de cet ouvrage était opportune. *Plautinisches im Plautus* n'avait fait l'objet de compte-rendu dans aucune revue française, il a fallu attendre 1961 (*REL* XXXIX, p. 257) pour que Marouzeau consacrât quelques lignes, peu amènes, à l'édition italienne.

À défaut de pouvoir confronter les comédies de Plaute avec ses modèles, Fraenkel cherche à reconnaître en elles tout ce qui porte la marque de fabrique plautinienne dans l'écriture, dans la technique dramaturgique. Il veut « établir des modèles de la façon de penser de Plaute » (que n'a-t-il dit « d'exprimer se pensée », ce qui serait différent et plus exact) et « reconnaître les tendances caractéristiques de son imagination ». Fraenkel groupe ses observations en dix chapitres, le onzième et dernier étant une synthèse sur la poésie plautinienne. Fraenkel commence par examiner l'attaque des « discours comportant une comparaison » et insiste surtout sur la disproportion cocasse entre le comparant et le comparé. L'auteur porte attention aux images de Plaute, qui transforment des êtres en autres êtres extrêmement différents et inattendus, le poète préférant la métaphore à la tournure comparative, pour que l'identification soit plus complète. Fraenkel examine ensuite le recours par Plaute à une mythologie fantaisiste, fort peu canonique, puis il passe à la personnification d'objets inanimés ou de parties du corps, ce que l'Ἀρχαῖα a certes connu, mais, dit Fraenkel, moins que chez Plaute, qui, de toute façon n'aurait pas eu accès à elle. Le philologue attache ensuite de l'importance à une particularité de composition, les expansions du dialogue et du monologue. Le poète interrompt l'un ou l'autre par l'insertion de digressions qui n'ont rien à voir avec l'action, puis reprend le cours normal en répétant après l'insertion les mots qui figuraient avant : on peut être sûr que ce qui a été inséré est une addition plautinienne. Il en va de même quand les commentaires d'un personnage sur un dialogue auquel il ne participe pas sont trop longs et excèdent les courtes remarques et interjections que la convention permettait à Ménandre ou à Térence. Dans le huitième chapitre, intitulé *Die Vorherrschaft des Sklavenrolle*, « la prédominance du rôle de l'esclave » Fraenkel étudie d'abord les métaphores militaires, la stylisation qui assimile constamment la ruse de l'esclave à une action de guerre. Les mots et les *iuncturae* renvoient à des réalités romaines. Fraenkel en conclut que ce qui touche le rôle de l'esclave et sa place dans l'intrigue est plautinien, que Plaute, par rapport à ses modèles, a hypertrophié le rôle de l'esclave et a fait du personnage le meneur de jeu. Fraenkel traite ensuite des pièces « contaminées ». Il s'intéresse aux *cantica* plautiniens dont on peut penser qu'ils correspondaient parfois à des *diuerbia* des modèles grecs et qui constituent donc, au moins pour la forme, une particularité de Plaute.

Outre-Manche et outre-Atlantique, le livre de Fraenkel a suscité de nombreuses études très critiques. La plus définitive est sans doute celle de J. J. Tierney, « Some Attic elements in Plautus », *Proceedings of the Royal Irish Academy*, C, 50, 1945, p. 21-58. L'érudit irlandais montre que la plupart des prétendues spécificités plautiniennes ont des précédents dans le théâtre grec. Il attire l'attention sur la fréquence, chez les auteurs grecs, du plagiat ou la réutilisation par le même poète dans une nouvelle pièce de développements tirés d'une précédente : la recherche des contaminations qui seraient le fait des adaptateurs latins est donc vaine. J. J. Tierney observe que si l'on ôtait l'esclave de sa position dominante dans des pièces comme les *Bacchides* ou la *Mostellaria*, elles cesseraient d'exister et leur modèle ne serait plus concevable. Aujourd'hui, les dernières publications de passages ménandréens ont achevé d'apporter un démenti à Fraenkel. Le *Bouclier* met en scène un esclave créateur d'intrigue et omniprésent, qui n'a rien à envier à ses

confrères plautiniens. Fraenkel, lorsqu'il écrivait son chapitre sur la prédominance du rôle de l'esclave, ne connaissait pas l'intégralité de la pièce, mais on pouvait parfaitement déduire l'importance du rôle de l'esclave à partir des seuls fragments connus sous le nom de *Comoedia Florentina* et publiés en 1913, comme l'avait montré P. W. Harsh, « The intriguing slave in greek comedy « , *TAPhA* 86, 1955, p. 135-142. Quelque cent vers du *Double Trompeur*, original des *Bacchides*, correspondant aux vers 394-462 de cette comédie, permettent désormais des constatations objectives sur le traitement de ses modèles opéré par Plaute. Les écarts entre les deux pièces ne ressortissent aucunement aux catégories imaginées par Fraenkel. La valeur démonstrative de son livre est quasiment nulle, mais ce livre demeure une description pertinente de l'écriture et de la technique dramatique plautiniennes. Les « plautinismes » repérés par Fraenkel existent bien, mais quand ils ne sont pas simplement l'effet d'une latinisation superficielle, ils témoigneraient plutôt de la fidélité de Plaute à la tradition comique grecque.

Jean Christian Dumont.

Matthew Fox, *Cicero's Philosophy of History* : Oxford & New York, Oxford University Press, 2007, xii-344 pages.

Cet ouvrage, dense et touffu, participe du remarquable renouvellement que connaissent actuellement les études cicéroniennes outre-manche : pensons aux travaux récents de C. Steel, de J. Dugan, de E. Fantham, avec lesquels M. Fox poursuit ici un fructueux dialogue. Il n'ignore pas pour autant l'apport de la critique française, mais c'est sous la forme d'un hommage révérencieux, comme à des aînés ou à des précurseurs : A. Michel, pour sa somme sur rhétorique et philosophie chez Cicéron, A. Desmouliez et le *Cicero Academicus* de C. Lévy.

La manière romaine de penser l'Histoire faisait déjà l'objet du précédent ouvrage de M. Fox, Roman historical Myths (cf. notre c.r. dans *Gnomon* en 1998). Le titre de celui-ci ne laisse pas de surprendre a priori : peut-on parler de « philosophie de l'Histoire » à propos de Cicéron, comme d'ailleurs en général dans l'Antiquité ? Évidemment non, admet l'auteur, mais l'expression est ce qui approche le plus la démarche cicéronienne vis-à-vis de l'Histoire. Car tel est l'objet de ce livre, développé en onze chapitres.

Bien que seul le premier soit intitulé *Introduction*, on peut considérer que les trois premiers chapitres constituent une sorte de prologue, où l'auteur s'attache à démontrer que les contradictions, oscillations et apparentes hésitations de la pensée cicéronienne ne sont pas la conséquence de quelque faiblesse caractérielle ou d'une certaine docilité à céder devant la force de l'événement, mais le résultat conscient de son adhésion à la pensée de l'Académie. Un très ancien contresens, qui, dit-il, remonte à Plutarque et à Quintilien, et que l'école a consacré, veut soit réduire Cicéron à la taille d'un simple compilateur de la pensée grecque, soit, inversement, le corseter dans la pose d'un maître à penser la rhétorique, la politique, la philosophie..., alors qu'il est le contraire d'un dogmatique : sa vision sur tout est souple, créative, ouverte, ennemie de toute conclusion définitive et péremptoire. Son attachement à l'école académique lui fait considérer comme dignes d'intérêt les autres écoles philosophiques, mais, en même temps qu'il les présente, il prend ses distances avec elles. De même, quand il prône les vertus de la rhétorique, il ne le fait pas sans exprimer un doute latent (malgré, ou à cause de, sa propre expérience) quant aux capacités de ces concitoyens à intégrer celle-ci dans la politique. Doute, scepti-

cisme, distanciation, telles sont les véritables clés d'une lecture véridique de Cicéron, selon M. Fox. Le siècle des Lumières ne s'y est d'ailleurs pas trompé, qui a vu dans la pensée cicéronienne une école de scepticisme actif, comme le montre le *Cicero Illustratus* de J. Toland, à qui est consacré le chapitre 10. Or la critique universitaire, à partir du XIX^e^ siècle, de Drumman à Fuhrmann, en passant par Mommsen (il oublie Carcopino), a voulu à la fois l'investir, en tant qu'écrivain, d'une *auctoritas* qu'il récuse dans toute son œuvre (sauf peut-être le *De Officiis*, mais plus en raison de la forme du traité : une lettre d'un père à son fils) et, simultanément, le décrier en tant que penseur et homme politique. Attitude récusée par M. Fox, pour qui Cicéron se démarque de tout dogmatisme par la liberté sceptique de sa pensée, telle qu'elle apparaît notamment dans ses traités qui ont rapport avec l'Histoire — lesquels, de manière révélatrice, empruntent la forme socratique du dialogue *ironique*.

« Irony », dans tous les sens du terme (sémantiquement plus riche en anglais qu'en français) est en effet le maître mot qui permet à M. Fox de définir la pensée cicéronienne. L'homme qui a fait le plus pour introduire la philosophie à Rome ne l'a pas fait en faveur d'*une* philosophie, mais pour apprendre à ses concitoyens à s'interroger et à interroger le monde en termes philosophiques : cette confrontation entre la théorie et la pratique est à la base de tous les écrits philosophiques de Cicéron, comme l'oscillation entre activité intellectuelle et activité politique a rythmé sa vie. Et le point de rencontre entre théorie et pratique, c'est l'Histoire. Aussi M. Fox passe-t-il en revue, dans les chapitres 4 à 8, les différentes œuvres de Cicéron où se manifeste cette rencontre entre philosophie et histoire. Approfondissant un article paru en 2000, il commence son enquête par le *De Republica* — clin d'œil à Platon, mais se distinguant radicalement de lui, par la nature des interlocuteurs et par la substitution de l'Histoire — même s'il avoue avec humour qu'il la revisite — à la théorie dans l'analyse des formes de gouvernement. De même, le *De Oratore* nourrit une réflexion sur le statut de la rhétorique à la fois dans l'histoire de Rome et dans l'historiographie romaine ; l'analyse serrée que fait M. Fox de ce traité, surtout du livre 1, montre à quel point Cicéron, simultanément, souligne l'importance que peut prendre la rhétorique dans la vie publique de Rome et signale son propre exemple comme une anomalie historique dans une cité dominée par le poids des traditions nationales et gentilices. Paradoxale aussi la pensée développée dans le *Brutus* : en contradiction avec sa propre valorisation de la rhétorique, il ressort du catalogue des grands orateurs de Rome que ce qui fait leur intérêt, ce ne sont pas leurs qualités oratoires, mais leurs qualités humaines dans l'exercice de la politique. Comme dit Atticus : *haec germania ironia est*. Quant au *De Diuinatione*, il tourne, étrangement, à une exploration, par Cicéron, de sa relation personnelle avec les institutions de la République : le constat de l'impossibilité de concilier le scepticisme philosophique avec la conduite traditionnelle de la vie politique romaine et des institutions religieuses de la cité se fait au travers du dialogue de Marcus avec Quintus. Cicéron est-il plus Marcus que Quintus ? Sans doute est-il les deux. Il en résulte que les deux visions de l'Histoire de Rome, pour être contradictoires, ne sont pas exclues par Cicéron : l'une, optimiste, fondée sur l'ordre et l'harmonie entre État et citoyens, l'autre, pessimiste, dominée par un hasard chaotique et imprévisible. Cette approche ironique de l'Histoire, déclare M. Fox dans le chap. 9, se retrouve dans le *Bellum Iugurthinum* de Salluste, un peu chez Tite-Live et surtout chez Tacite. Plus que jamais, conclut l'auteur, en ce XXI^e^ siècle cerné par les certitudes et les radicalismes, nous avons besoin de lire Cicéron comme un professeur de scepticisme, de relativisme, d'ironie. S'il est une *auctoritas* de Cicéron, elle est dans sa manière de questionner, de mettre en question toute autorité, y compris la sienne.

Assurément, on trouvera cette vision de Cicéron parfois un peu forcée. L'auteur lui-même n'en disconvient pas. Il n'en demeure pas moins que le Cicéron *homo Academicus* qu'il nous montre, après C. Lévy, est, selon nous, fondamentalement juste et sympathique ; l'éclairage qu'il porte sur l'œuvre de Cicéron, la manière de le lire qu'il propose rompent avec la tradition critique héritée du XIX^e^ siècle et qui prévaut trop souvent encore. À tous points de vue, ce livre est tonique.

Paul M. Martin.

William W. Batstone-Cynthia Damon, *Caesar's* Civil War, Oxford approaches to Classical Literature : Oxford - New York, 2006, Oxford University Press, 225 pages.

Cette collection, qui offre ici son troisième volume, propose des essais critiques sur des œuvres anciennes. Bien qu'écrit à deux mains, l'ouvrage ne présente aucune faille ni aucun flottement, les deux auteurs s'accordant parfaitement quant au sens et à l'interprétation de l'œuvre.

La rançon de cet accord est que des points qui ont paru litigieux à la critique sont présentés sans sourciller comme des certitudes absolues. Ainsi en est-il du problème de la division de l'œuvre. Les auteurs en restent à la position de V. Brown en 1972 : le *Bellum ciuile* était bien dès l'origine divisé en trois livres ; sans doute est-ce la sagesse, mais on aurait aimé lire une réfutation argumentée de la division en deux livres, qui a ses partisans, au lieu que la chose nous est présentée comme une évidence. Même reproche quant à la date de sa composition : à la suite de la plupart des critiques (M.T. Boatwright, J.H. Collins, R.T. MacFarlane, L. Raditsa, G.V. Summner et, plus récemment, M. Jehne), les auteurs en tiennent, comme si la cause était entendue, pour une datation haute (47 ou 46), qui fait bon marché des allusions, nombreuses dans l'œuvre, à « l'après-guerre »... au moment où César serait en train de marcher contre les Pompéiens d'Afrique. D'autres, comme nous, penchent pour une datation tardive de l'œuvre, restée inachevée sur la table de César. Ce qui peut se discuter... à condition de le faire. L'explication de la tranquille assurance des auteurs réside sans doute dans le fait que la bibliographie, sur quarante-trois titres, en compte seulement quatre en allemand (H. Bruhns, 1978, G. Liebert, 1998, F. Lossmann, 1957 et M. Jehne, déjà cité), un seul en français (C. Hyart, 1953, avantageusement remplacé depuis par R. Utard) et aucun en italien ; tous les autres sont des titres anglais (ou traduits en anglais). Nous dénonçons encore une fois ici le risque de voir s'installer une critique de langue anglaise passablement autiste, qui ne tiendra aucun compte des travaux exécutés dans les autres langues européennes. Cette omniprésence de l'anglais va jusqu'à ne jamais donner le texte latin (ici, celui de Klotz), mais seulement la traduction ; il arrive même parfois que les termes latins commentés ne soient eux-mêmes mentionnés qu'en traduction. Pourtant, de l'aveu des auteurs, l'ouvrage ne s'adresse pas à des profanes et en effet, malgré les réserves que nous venons d'émettre, les spécialistes, littéraires et linguistes, de César, trouveront leur bonheur à la lecture de ce livre. Car les remarques que nous venons de faire ne doivent pas offusquer notre jugement d'ensemble, qui est tout à fait positif.

L'ouvrage est divisé en cinq chapitres. Le premier traite du choix par César du genre du *commentarius* pour écrire ses *res gestae*. L'examen du contenu de ses Commentaires, centrés sur les événements et les hommes, est l'occasion de marquer la différence de point de vue entre César et les autres témoignages et sources que nous possédons des mêmes événements et des mêmes hommes, chez Cicéron,

Appien, Dion Cassius... Ce chapitre s'interroge aussi sur le problème de l'inachèvement de l'œuvre ; c'est là qu'il est le plus faible : non content de décréter sans ambages que César l'a abandonné très tôt parce que sa rédaction n'avait plus d'intérêt politique — ce qui est fort discutable —, sont mis sur le compte de l'inachèvement, des manques dont la plupart s'expliquent beaucoup plus simplement par les nombreuses lacunes discernables dans la tradition manuscrite du texte.

Le second chapitre est consacré au l. I. Les auteurs montrent que César y inaugure un nouveau genre de commentaires, dû au fait que, pour le début des événements au moins, la plupart des gens avaient été témoins des événements qu'il raconte, contrairement à ce qui se passait pour la guerre des Gaules et aussi au fait qu'il avait, contrairement à sa position dans le *Bellum Gallicum*, à justifier la légitimité de son combat. Le second argument est meilleur que le premier : la correspondance de Cicéron montre qu'on savait assez bien à Rome ce qui se passait en Gaule, sans attendre les rapports officiels de César. Mais le principal intérêt de ce chapitre réside dans l'excellente analyse, très fine et serrée, des trente-deux premiers chapitres (les chapitres « italiens ») du l. I. On peut certes émettre des réserves de détail, comme sur l'analyse de la proposition de Marcellus (I, 2, 2) où les auteurs voient un leurre pompéien, alors qu'on peut penser que Marcellus appelait à la constitution d'une « force d'interposition » aux ordres du sénat. Mais l'ensemble constitue une mine d'explications de textes toutes prêtes à être utilisées.

Le chapitre 3 examine plus particulièrement les l. II et III. On retiendra surtout les portraits en action de Curion, de Pompée, de Varron, de Labiénus, de Scipion, soigneusement présentés, et seulement un peu « gauchis » par le parti pris de considérer que César les a brossés dans l'année qui a suivi Pharsale, alors que certains détails s'expliquent mieux si l'on considère le destin final de certains de ces personnages, notamment de Scipion. Le chapitre 4, lui, est centré sur César. L'ignorance apparente des travaux de M. Rambaud a paradoxalement un effet bénéfique : l'approche des moyens mis en œuvre par César pour dresser sa propre statue dans le *Bellum ciuile* est faite par les auteurs de manière originale. On peut en dire autant du dernier chapitre, centré sur l'écriture de César : par exemple, l'examen de l'alternance entre la troisième personne (César) et les premières personnes (je, nous) aboutit à des conclusions très pertinentes et nouvelles ; de même pour la comparaison entre l'utilisation des adjectifs par César et par Lucain pour le même événement. Inversement, cette approche linguistique est parfois décevante, notamment quand elle se contente de passer en revue adjectifs ou noms abstraits ; les discours aussi auraient mérité un développement plus étoffé que les trois pauvres pages qui leur sont consacrés.

L'ouvrage est complété par un court relevé des dates principales de la vie de César, par quelques cartes et par une liste des principaux personnages (notons que Gn. Domitius Calvinus devrait être rangé à Domitius, forme où il apparaît dans le *Bellum ciuile*, non à Calvinus, et que Favonius manque). L'ensemble forme un livre souvent original, toujours intéressant, qui mérite de figurer sur les rayons des spécialistes de César, plus des littéraires d'ailleurs que des historiens. Au total, en dépit des réserves que nous avons formulées, une bonne approche du *Bellum ciuile*.

Paul M. Martin.

Richard Hunter, *The Shadow of Callimachus, Studies in the reception of Hellenistic poetry at Rome* : Cambridge University Press, 2006, in 8°, bibliographie, index, 162 pages.

Dans la ligne critique d'Alessandro Barchiesi, de Stephen Hinds, de Denis Feeney, l'auteur a composé un essai rhapsodique à propos de l'allusion-citation : « l'ombre de Callimaque », les *Callimachi Manes* de Properce (3.1.1), désigne le culte des poètes divinisés par lequel le « disciple » latin devient à son tour un maître de poésie. Selon R. Hunter, tout fait lien ; et en mentionnant, par exemple, dans son premier chapitre, Pausanias, Denys d'Halicarnasse, Théocrite, Longin, Aristophane, l'auteur tente de montrer que le poète est bien un « donneur de sacré », et que Callimaque, par l'étiologie hymnique — qui enseigne les rites —, est un poète cosmique, « didactique, hésiodique et orphique » (p. 28).

Ovide hésitant entre Tragédie et Elégie (*Amores*, 3.1.1-14) se trouve, lui aussi, dans un bois spirituel (*nemus / numen*) : à partir de l'expression *dulce queruntur aues*, l'auteur suit le fil d'une mémoire poétique qui, en passant par l'*Odyssée*, Catulle et Sappho, et suggère un lien entre la lettre 15 des *Heroides* et le passage susdit. Puis il compare le proème de *Daphnis et Chloé* au proème ovidien, revient à un paysage sacré de Properce (3.3.27-36), à l'apologue d'Héraclès raconté dans les *Mémorables*, pour montrer qu'en fin de compte, le modèle d'Ovide est Callimaque (fr.1.9-12) : « mais nous devons attendre qu'on découvre davantage du texte de Callimaque » (p. 35) pour savoir quel usage Ovide en a fait réellement ! Le *topos* du carrefour des chemins poétiques garde ainsi sa part de mystère.

Dionysos, le guide du thiase des initiés, permet de reprendre le débat qui oppose τέχνη et μανία, Callimaque et Platon. L'ode 1.37 d'Horace est ainsi revisitée à la lumière des *Bacchantes* d'Euripide. Dionysos est adopté à Rome dans la mesure où il est le médiateur idéal (p. 67) et étrange des domaines de la religion et de la politique : il est, dit R. Hunter, « l'idée à plusieurs facettes faite pour explorer ressemblances et différences » entre les poètes latins et leurs modèles grecs. Profitant de l'opportunité, l'auteur examine la puissance onomastique du dieu et s'interroge sur la métonymie *Bacchus / uinum*.

Par ce biais, l'auteur aborde l'art du *simile*, domaine plus particulièrement rhétorique. C'est la « pierre de touche du talent poétique ». La culture des comparaisons développées est, selon l'auteur, un trait d'union entre les poètes, *the unnarattable nature of the relationship between Greek and Latin poetry* (p. 102). Ainsi Catulle, largement cité, et Homère : mais doit-on absolument penser que Catulle est veuf de son frère comme Pénélope croit l'être d'Ulysse ? La tentation de l'intertexte fait des échos croisés une interférence obligée en oubliant les contextes. Laodamie et Protésilas sont également Pénélope et Ulysse.

La difficulté de l'allusion tient, justement, à son caractère ambigu, entre probable et improbable : elle peut à tout moment devenir l'illusion des lecteurs modernes que nous sommes, tentés d'établir entre des indices grecs et des indices latins une connivence secrète jamais aperçue par d'autres. Comme le dit l'auteur lui-même à la fin de l'ouvrage, « les dangers d'incompréhension face à la manière dont les poètes romains exploitaient à la fois le passé et le présent de la poésie grecque ont été plus exacerbés qu'atténués dans ce livre, qui a été une autre façon d'aborder la lecture critique de Callimaque. Si les poètes romains recherchèrent activement la fraîcheur de son ombrage, d'autres poètes grecs ont vu leur lumière obscurcie par sa présence intrusive. Peut-être aurait-il mieux valu procéder genre par genre en considérant ce que nous savons de la poésie grecque des trois derniers siècles avant

notre ère, et comment celle-ci pouvait avoir été reprise à Rome en écho. » (p. 146). À quand une *retractatio* ?

Thierry Barbaud.

Monica Gale, *Virgil on the Nature of Things* : Cambridge University Press, 2000, 321 pages.

Le livre de Monica Gale se propose de définir le regard porté par Virgile dans les *Géorgiques* sur les rapports complexes qui unissent l'homme et le monde, l'homme et les dieux. L'auteur envisage le poème comme un dialogue constant et critique avec le *De Rerum Natura* de Lucrèce, sans négliger la tradition didactique antérieure représentée notamment par Hésiode et Aratos. L'ouvrage fait donc la part belle à l'intertextualité, accordant une attention rigoureuse et minutieuse au jeu subtil des influences, des échos et de allusions. L'aspect politique n'est pas écarté, car l'auteur réfléchit aussi aux relations que Virgile entretient avec le pouvoir, se demandant si les *Géorgiques* constituent une œuvre subversive ou un soutien affirmé à la jeune monarchie augustéenne.

Après un premier chapitre introductif invitant à lire le poème comme un texte « polyphonique », rassemblant, sans les accorder, les différentes « voix » de la tradition didactique, parmi lesquelles celle de Lucrèce occupe une place de premier plan, le chapitre II est consacré à la structure interne du poème : à partir d'une étude qui privilégie le *proemium* et la conclusion de chaque livre, Monica Gale met en lumière un passage de la simplicité à la complexité moins dogmatique que le glissement lucrétien de la lumière à l'obscurité. Le chapitre III, centré sur les relations des hommes et des dieux, montre comment Virgile intègre différents modèles (Hésiode, Aratos, Lucrèce) qui enrichissent et diversifient sa vision : ainsi, en ce qui concerne le *labor*, le poète recourt à la fois au mythe hésiodique et au rationalisme lucrétien, la nécessité d'un dur travail n'excluant pas la bienfaisance divine.

Le chapitre IV est consacré à l'utilisation des mythes : à l'hostilité radicale de Lucrèce envers la fascination qu'ils exercent, Virgile oppose une vision plus nuancée qui accorde au mythe, notamment aux récits de métamorphoses, un sens symbolique, porteur de vérité sur le fonctionnement d'un monde que la science et la raison ne suffisent pas toujours à expliquer. Approfondissant le thème du travail, le chapitre V réunit encore Hésiode, Aratos et Lucrèce, trois points de vue que Virgile associe en les opposant pour réfléchir sur la place de l'homme dans le monde : sans apporter de réponse claire sur la valeur et le sens du *labor*, peine, vain effort, mais aussi persévérance et accomplissement, il ne le sépare pas de la *secura quies*. Dans le chapitre VI qui traite des merveilles du monde naturel, Virgile reprend, en termes lucrétiens, les notions de lois et de limites (*foedera*) et juxtapose explication rationnelle et interprétation mythologique ou religieuse, faisant appel à l'admiration du lecteur devant la capacité de l'agriculteur — nouvel Orphée domptant la nature — à surmonter le *foedus naturai*. De contenu et de ton très antilucrétiens, le livre II remet en question la conception épicurienne de lois naturelles inaltérables. Quant au livre III, avec l'épisode de l'épidémie du Norique qui maintient l'incertitude sur l'origine du mal, punition divine ou pur « accident », il est le plus éloigné de la *ratio* lucrétienne : l'homme ne peut tout comprendre ni tout expliquer. Le livre IV semble revenir à Lucrèce avec la *bougonia*, emblématique de l'interdépendance de la vie et de la mort, mais « le clair processus de la physique atomique est remplacé par le clair-obscur d'un monde que la raison humaine ne peut appréhender que par intermittence ».

Le chapitre VII oppose encore le point de vue lucrétien qui dénie à la guerre toute valeur (la vraie gloire provient de la victoire sur la superstition et la passion) à celui, plus nuancé, de Virgile pour qui la paix est un état résultant des victoires militaires, même si les livres I et II présentent l'agriculture et la guerre comme deux activités contradictoires, par exemple dans l'usage opposé qu'elles font des métaux.

Le chapitre VIII qui clôt l'ouvrage insiste sur le caractère extrêmement « ouvert » des *Géorgiques*, poème qui ne fait allégeance à aucune école philosophique précise, qui présente les tensions et les conflits sans les résoudre, et témoigne d'un sens profond du mystère du monde, laissant la première place au doute et aux incertitudes. On peut, à ce propos, regretter que Monica Gale ne fasse pas référence à l'étude de Viviane Mellinghoff-Bourgerie, *Les incertitudes de Virgile. Contributions épicuriennes à la théologie de l'*Enéide (Coll. Latomus, vol. 210, Bruxelles, 1990), dont les analyses auraient pu lui permettre d'infléchir l'opposition qu'elle établit entre les deux œuvres quant à l'intervention des dieux dans les affaires humaines. De même, l'utilisation de la partie attestée des œuvres de jeunesse, fruit du séjour dans les cercles épicuriens de Campanie (*Appendix Vergiliana*, dont la parenté avec Lucrèce a été si bien démontrée par Armando Salvatore, *Virgilio e Pseudovirgilio, Studi su L'*Appendix, Loffredo Editore, Naples, 1994) aurait pu lui fournir d'utiles éléments, notamment pour préciser la vision virgilienne de l'*otium rusticum*.

Cependant, en dépit de toutes les contradictions et nuances que l'auteur réussit parfaitement à mettre en évidence, un enseignement clair apporté par Virgile se dégage des *Géorgiques*, le doute sur le plan intellectuel et spirituel n'étant pas incompatible avec l'énoncé de règles relatives à l'action concrète : il faut honorer les dieux, même s'ils demeurent impénétrables aux hommes, travailler pour assurer l'ordre et la prospérité.

Il s'agit là, on le voit, d'une étude d'une extrême richesse, dont la rigueur et la finesse suscitent l'admiration. Sur un sujet important et difficile, par la confrontation minutieuse des textes, la profondeur et la clarté d'une pensée dont le cheminement patient progresse en se précisant de chapitre en chapitre, Monica Gale a réalisé un travail décisif qui certes éclaire les liens étroits de Virgile et de Lucrèce, mais qui permet aussi de mesurer toute la complexité et l'originalité des *Géorgiques*. Quiconque voudra s'intéresser à la formation poétique et philosophique de Virgile, à l'évolution de sa pensée et de sa vision, ne pourra se dispenser de cette étude absolument novatrice.

Régine Chambert.

Massimo Rivoltella, *Le forme del morire, La gestualità nelle scene di morte dell'*Eneide : Vita e pensiero, Milano, 2005, 129 pages.

Un petit livre abrupt de forme, riche de fond : ainsi se présente la publication de Massimo Rivoltella. Comme le beau titre l'indique, mais de façon plus restreinte qu'il ne l'annonce, l'auteur choisit comme sujet d'étude certaines morts de l'*Enéide*, certains types de mort, rapprochés selon les ressemblances objectives, et étudiées à la fois dans le cadre de cette typologie et dans leur singularité. Sont présentés les types suivants : la mort à l'autel, la mort des frères ; gestes de l'amour et de la mort ; la mort et l'ivresse, à quoi s'ajoute une courte étude qui reprend, à propos de cas précis de morts (le vieillard, le barbare) le parallèle traditionnel entre l'œuvre de Virgile et celle de Tite-Live, en proposant des rapprochements convain-

cants. L'ouvrage se lit avec beaucoup d'intérêt. Les analyses sont claires, précises, savantes. Le talent de l'auteur s'exprime en particulier dans l'art avec lequel il fait ressortir la singularité virgilienne à partir de la confrontation avec les autres textes, Homère en particulier. Ces rapprochements que l'on peut croire épuisés sont menés avec virtuosité et apportent des nuances nouvelles. Le lecteur trouve ici des raisons supplémentaires de constater la richesse et la subtilité des conceptions virgiliennes. Sur un sujet comme celui de la mort, le poète n'a pas expédié ce qui aurait pu n'être qu'une formalité de l'épopée. La gestualité, au sens large, mise en scène par un grand artiste, lui donne du sens et, certainement — il faudrait pouvoir le montrer — une étrange sorte de beauté. Les interprétations de ces formes ont-elles une limite ? Entre l'expression claire et la suggestion, tout ce qui émane du texte peut-il être maîtrisé ? Là où certains voient dans la mort près de l'autel une allusion aux sacrifices humains, l'auteur perçoit le signe de l'éloignement des dieux. Une marge demeure où se trouvent encore des possibles. Il faut remercier l'auteur d'avoir participé à cette exploration.

Philippe Heuzé.

*The Art of Love*, Bimillennial Essays on Ovid's *Ars Amatoria* and *Remedia Amoris*, edited by Roy Gibson, Steven Green and Alison Scharrock : Oxford, Oxford University Press, 2006, 375 pages.

Encore un compte rendu que les auteurs ne liront pas, puisqu'ils ne savent pas le français ou auraient honte de pouvoir le lire. On finit par s'habituer, en espérant être au moins utile à quelques lecteurs. Quand il s'agit d'Ovide, il y a souvent un bimillénaire à célébrer ; cette fois, c'est celui de ses poèmes « érotodidactiques » ; et l'on ne peut que s'en réjouir. Mais je crois, à la différence des auteurs de ce recueil, que la relance de l'intérêt pour Ovide remonte à un peu plus de vingt-cinq ans, même s'il y a eu auparavant une assez longue période creuse due sans doute, entre autres choses, à la domination d'un rationalisme étroit dans les études anciennes. Et je note aussi avec plaisir qu'il y a ici chez nos collègues anglais une intention d'ouverture aux travaux allemands et italiens, même si cela ne touche pas aux français : l'état des rares lignes de bibliographie française, rendue presque incompréhensible par ce que j'appellerai pudiquement des « fautes de frappe », tend à montrer qu'elle n'a guère été lue.

L'ouvrage aurait pu au moins citer l'article de C. Rambaux sur la structure des quatre livres que forment les textes ici étudiés et au chapitre d'A. Deremetz dans *Le Miroir des Muses* sur l'*Art d'Aimer* comme art d'écrire de la poésie (qui va bien plus loin que le livre de M. Steudel). J'ajoute que cela entrait directement dans la problématique de nos auteurs et que lire ce que nous écrivons dans notre langue vaut mieux que d'accepter de faire partie de comités d'organisation de colloques français sans même y faire acte de présence (je pense au récent congrès « Ovide » de Grenoble, par exemple).

Cette intéressante série d'articles proposée sous quatre rubriques fait une grande place aux questions à la mode, et ce n'est pas un reproche : érotisme évidemment, intertextualité, genres, « féminisme », psychanalyse lacanienne, rapports entre érotisme et antiaugustanisme, etc. Peu de nouvelles questions, si ce n'est au détour d'une phrase ou d'un paragraphe et aussi dans les articles de Sergio Casali et de Molly Myerowitz Levine que j'ai beaucoup appréciés. La dernière partie, consacrée à la *Reception* comme on a pris l'heureuse habitude de le faire, est tout à fait originale et j'ai beaucoup aimé les articles de Markus Janka à propos de Martial et de Genevieve Lively sur Robert Graves.

La chronologie, la bibliographie, malgré mes réserves, et l'index seront très utiles, ainsi, évidemment, que l'ensemble des seize articles qui sont de bonne tenue et dont voici les auteurs et titres : 1 « Lessons in Love », Steven G. Green ; Part I : *Poetics* : 2 « Love in Parentheses », Alison Sharrok, 3 « Staging in the Reader Response », N. Holzberg, 4 « *Vixisset Phyllis* », D.F.Kennedy ; Part II : *Erotics* : 5 « In Ovid with bed », J. Henderson, 6 « Women on Top », A. Barchiesi, 7 « Ovid, Augustus... », R.K. Gibson, 8 « The Art of *Remedia Amoris* », G. Rosati, 9 « *Lethaeus Amor* », P. Hardie ; Part III : *Politics* : 10 « Erotic Aetiology », M. Labate, 11 « The Art of Making Oneself Hated », S. Casali, 12 « *Ars Amatoria Romana* », K. Volk, 13 « Ovid's Evolution », M. Myerowitz Levine ; Part IV : *Reception* : 14 « *Paelignus, puto...* », M. Janka, 15 « Sex Education », R. Hexter, 16 « Ovid in Defeat ? », G. Lively.

Simone Viarre.

*Collected Papers on Latin Poetry*, R.O.A.M. Lyne : Oxford, Oxford University Press, 20007, 417 pages.

Les collègues et anciens élèves d'Oliver Lyne ont eu l'excellente idée de réunir et de republier dix-huit articles de l'auteur qui vient de disparaître en y ajoutant un inédit, une bibliographie de Lyne, des références et deux index. On ne peut que se réjouir d'une entreprise qui en valait largement la peine. Il s'agit d'articles épars dans diverses revues ou recueils de langue anglaise pour la plupart. Les néotériques, Catulle, Virgile, Horace, Properce surtout, et Ovide avec un bel appel à Baudelaire ont fait l'objet d'une attention continue dans la carrière d'Oliver Lyne et d'un remarquable sens de la philologie et de la poétique.

L'article inédit et pas complètement achevé concerne le livre III du *Corpus Tibullianum* et la poétesse Sulpicia. Il nous est ainsi permis d'apprécier la rigoureuse méthode de travail d'Oliver Lyne et sa belle culture. O.L. insiste heureusement sur l'existence réelle de la poétesse et sur la place privilégiée de III, 13, c'est-à-dire de l'affirmation hautement proclamée d'une nuit d'amour passée avec Cérinthus.

Les références, on s'en doutait, font une place honnête à des titres variés en français et à tout ce que O.L. a pu lire en anglais, en allemand et en italien : cela réconforte. Louons de nouveau pour conclure la belle initiative de cette publication et disons l'usage que nous allons pouvoir en faire désormais.

Simone Viarre.

Christiane Reitz, *Die Literatur im Zeitalter Neros* (Klassiche Philologie Kompakt) : Darmstadt, WBG, 2006, 149 pages.

On sera bref sur cet ouvrage, non qu'il manque de qualités, mais parce qu'il s'agit d'un manuel destiné à un public étudiant et que les étudiants latinistes français lisent rarement l'allemand.

L'ouvrage propose donc un panorama littéraire de la période néronienne. Il commence par deux chapitres sur Néron, le premier général, le second consacré à Néron comme poète. Puis sont étudiés successivement Sénèque, Pétrone, Lucain, Perse, la bucolique (Calpurnius Siculus et les *Carmina Einsidlensia*), la littérature technique (Columelle et Pline l'Ancien — le classement de celui-ci dans la période

néronienne aurait dû être justifié — ; en revanche il n'est pas question de l'anonyme *Aetna*) ; un chapitre sur la production littéraire marginale du temps (grecque et latine) clôt l'ensemble.

Sur chaque auteur est proposée une synthèse commode, pédagogique et bien informée, mais qui s'en tient à la vulgate. Par exemple n'est pas indiqué, à propos de Pétrone, que l'identification de l'auteur du *Satyricon* avec le Petronius dont parle Tacite a été mise en doute.

La bibliographie finale est naturellement assez succincte, et il est bien sûr facile d'y relever des failles : on aurait attendu tout de même que fussent mentionnés par exemple le *Sénèque ou la conscience de l'empire* de Pierre Grimal (1978), ou *Le Projet encyclopédique de Pline l'Ancien* de Valérie Naas (2002). Dans l'index, il y a une confusion entre C. Lucilius le poète et Lucilius Junior.

Au bout du compte, il s'agit d'un manuel qui rendra certainement service au public auquel il est destiné, et dont l'exemple pourrait être utilement suivi en France

Étienne Wolff.

Alessia Bonadeo & Elisa Romano (a cura di), *Dialogando con il Passato. Permanenze e innovazioni nella cultura latina di età flavia* : Le Monnier Università/ Lingue e letterature, Firenze, 2007, 254 pages.

La vitalité actuelle des études flaviennes donne de plus en plus souvent l'occasion aux chercheurs travaillant dans ce domaine de réunir les fruits de leurs investigations respectives dans des volumes collectifs (un peu dans l'esprit de ce qu'étaient les Congrès d'Études Flaviennes de Rieti au début des années 80), comme par exemple *Flavian Rome : Culture, Image, Text* (A. J. Boyle & W. J. Dominik eds., Leyde, 2002) ou *Modelli letterari e ideologia nell'età flavia* (a cura di F. Gasti e G. Mazzoli, Pavie, 2005). Ces ouvrages contribuent à améliorer et à affiner notre perception globale du paysage moral et intellectuel de cette période, parfois présentée comme une simple transition entre le foisonnement baroque de l'époque néronienne et le nouveau classicisme de l'ère antonine. Le présent recueil, édité par deux chercheuses de l'Université de Pavie, apporte une contribution importante à cet édifice. Fruit d'un programme de recherches élaboré en commun par quatre universités italiennes et coordonné par le Pr. Mario Citroni , il reprend le contenu d'un colloque tenu à Pavie en Octobre 2006. À l'unité de temps qui fonde la cohérence de cet ouvrage s'ajoute une unité de sujet : la plupart des treize contributions présentées sont centrées sur le thème du rapport des auteurs flaviens à la tradition littéraire antécédente, ce qui justifie le titre de l'ensemble. La nature même de l'ouvrage exclut évidemment toute visée d'exhaustivité : la littérature prédomine clairement sur les autres formes d'art (onze articles contre deux sur l'architecture), certains auteurs (Martial par exemple) sont mieux représentés que d'autres (comme Pline l'Ancien ou Silius Italicus), et les rapports avec les antécédents « éloignés » (auteurs archaïques, néotériques ou augustéens) sont mieux explorés que les modèles littéraires récents (ceux de l'époque néronienne). Il en ressort néanmoins, grâce à la double unité chronologique et thématique de l'ouvrage, une image globale fine et nuancée de ce que l'on appelle le « néo-classicisme » flavien. En ce qui concerne la présentation matérielle, on ne peut que louer la richesse et la précision des *indices* ; on se réjouit aussi que les éditrices ne se soient pas laissées entraîner par le souci d'unité (et éventuellement, par la contagion des « modes » anglo-saxonnes) à opter pour le système malcommode de la

bibliographie unique en fin de recueil : chaque article est suivi de sa propre bibliographie, et c'est beaucoup plus clair ainsi.

Dans cet ensemble, Martial se taille la « part du lion », avec quatre articles. Dans son étude « Literary History in Martial » (la seule en anglais du recueil), Ruurd R. Nauta s'interroge sur la périodisation littéraire chez les auteurs anciens, et chez Martial en particulier, et notamment sur la distinction (ou l'absence de distinction) entre la période tardo-républicaine et la période augustéenne. Il montre que l'apologie d'une « période augustéenne » en littérature, qui semble ressortir de l'œuvre de Martial, y est nuancée par trois éléments : 1) il inclut Catulle dans son Panthéon littéraire ; 2) la nostalgie apparente de l'époque augustéenne est surtout une nostalgie d'un type de cercle poétique comme celui de Mécène ; 3) c'est surtout le patronage impérial d'Auguste sur les Lettres que l'épigrammatiste érige en exemple, plus que la période littéraire elle-même, notion dont il convient donc de relativiser la pertinence dans son cas. On retrouve Martial, en parallèle avec Sénèque, dans la communication de Chiara Bianconi sur l'« ambiguïté du langage de l'amitié et du pouvoir chez Sénèque et Martial ». L'auteur y explique avec une remarquable finesse et une grande force de conviction pourquoi ces deux auteurs (pour des raisons au demeurant différentes) préfèrent le terme d'« ami » à ceux de « patron » et de « client » pour exprimer les rapports de patronage et de clientèle. Pour l'épigrammatiste, éviter de désigner le patron par des mots renvoyant à sa supériorité sociale (mots qu'il utilise, mais dans un contexte négatif) est une façon de rendre hommage à la bienveillance et à l'affabilité de ce dernier ; pour le philosophe, le choix du vocabulaire de l'*amicitia* relève d'une stratégie d'euphémisation des rapports sociaux censée atténuer les tensions nées des sentiments de frustration qu'ils peuvent engendrer. L'article de Sylvia Mattiacci sur « Martial et le néotérisme » est en fait un résumé partiel de l'ouvrage co-écrit par l'auteur avec A. Peruccio et recensé dans le présent volume : nous renvoyons donc à notre compte-rendu. Enfin, dans son article « Dialogando col lettore. Modalità comunicative nei finali dei libri di Marziale », Alberto Cannobio s'intéresse aux stratégies conclusives des différents livres de Martial, pour dégager deux grands types d'épigrammes finales : un type *intro-verso*, à caractère thématique et honorifique (essentiellement à destination de l'empereur) et un type *estro-verso* à caractère métalittéraire, visant le lecteur en général.

Deux contributions sont consacrées aux *Silves* de Stace. Rita Degl'Innocenti Pierini, dans « *Pallidus Nero* (*Silv*., 2, 7, 118 s.) : il personnagio Nerone negli scrittori dell'età flavia », examine de façon détaillée le passage consacré à Néron dans le *Genethliacon Lucani ad Pollam*, en mettant en évidence le parallèle implicite entre Lucain et Caton, et en complétant son étude par un aperçu sur le traitement de Néron chez d'autres écrivains d'époque flavienne (essentiellement Pline l'Ancien). Alessia Bonadeo (« I classici nella *paideia* di P. Papinio ») s'intéresse pour sa part aux auteurs que Stace (*Silv*., V, 3) dit avoir étudiés dans l'école de son père. Elle suggère que cette liste, reconstruite *a posteriori*, curieusement atypique et suspecte de lacunes importantes, est sans doute moins un document sur les réalités de l'enseignement de Papinius qu'un panorama synthétique des modèles poétiques grecs dont Stace se réclame lui-même dans sa propre production littéraire latine ; à cela s'ajoute l'idée d'une émulation latente entre le père et le fils superposée à la compétition entre hellénisme et latinité : Stace se présenterait un peu comme étant à son père ce que Virgile est à Homère.

Quintilien fait lui aussi l'objet de deux communications. Dans son étude sur « l'antique comme catégorie stylistique : la théorie de l'archaïsme dans l'*Institution oratoire* de Quintilien », Cesare Marco Calcante montre comment Quintilien, dans la lignée de Cicéron, réprouve surtout l'archaïsme sur le plan de la *compositio*

plus que de l'*elocutio*, ne refusant pas l'usage occasionnel des archaïsmes lexicaux, sans en faire toutefois un objet de recherche gratuit et systématique. Il se situe de ce fait à mi-chemin entre « archaïsants » et « modernistes », même si, dans le débat des Anciens et des Modernes, sa préférence pour les « Anciens » les plus « récents » (Cicéron) le classe dans le camp des premiers (la notion de *ueteres* englobant à la fois les « archaïques » et les « classiques »). L'article de Stefano Corsi (« Quint. *inst.* 2, 3 : soppravvivenza quattrocentesa di un'intuizione didattica ») est le seul qui soit consacré à la postérité des auteurs flaviens plus qu'à leurs antécédents : il envisage la fortune, chez les pédagogues du XVe s., de l'idée énoncée par Quintilien en II, 3, selon laquelle les meilleurs maîtres et l'étude des meilleurs auteurs sont recommandés dès les premières étapes de l'apprentissage.

Caterina Ragghianti (« Persio e la costruzione di un lettore responsabile nella satira latina ») s'efforce quant à elle de préciser les contours du « destinataire » que Perse vise à travers son œuvre : non pas une personne ou une catégorie de personnes ancrée dans la réalité, mais un lecteur « idéal » recréé à son image.

Stefano Rocchi se penche sur la notice de Suétone consacrée au grammairien Valérius Probus dans le *De grammaticis* pour préciser les rapports de ce dernier avec les *ueteres*. Il en conclut que l'intérêt de ce dernier pour les auteurs archaïques n'excluait pas l'admiration pour les classiques, à la différence de l'archaïsme systématique professé par les lettrés du IIe siècle tels que Fronton et Hadrien.

Les épopées flaviennes font l'objet de l'article de Marco Fucecchi, « Tematiche e figure « trasversali » nell'epica latina ». Il s'agit, à travers quelques exemples, de renforcer le dossier des « interrelations » entre les épiques flaviens (Valérius Flaccus, Stace, Silius Italicus). Un article important, sur lequel nous attirons l'attention des spécialistes de ce domaine.

Signalons enfin deux articles consacrés à l'architecture : un panorama général des traits caractéristiques de l'architecture publique flavienne par Stefano Maggi (« Temi di architectura flavia ») et une étude plus spécifiquement centrée sur les résidences impériales par Fabrizio Slavazzi (« Le residenze imperiali flavie e i loro programmi scultorei »).

François Ripoll.

Silvia Mattiacci & Andrea Peruccio : *Anti-mitologia ed eredità neoterica in Marziale. Generi e forme di una poetica* : Pacini editore, Pise, 2007, 261 pages.

Cet ouvrage reflète assez bien un double mouvement des études actuelles sur la poésie latine du Ier siècle de notre ère : d'une part, la vitalité des études flaviennes en général, et martialiennes en particulier (voir le recueil édité par A. Bonadeo et E. Romano et recensé dans le présent volume), et d'autre part, une attention accrue à l'héritage alexandrin et néotérique dans cette poésie post-augustéenne. Le présent ouvrage est donc axé sur une double thématique : l'attitude polémique de Martial vis-à-vis de la mythologie et son rapport à l'esthétique néotérique. La première problématique, qui n'est pas neuve en soi, est ici renouvelée et approfondie par son croisement avec la seconde. L'ouvrage part de la constatation d'une attitude ambiguë de Martial à l'égard de la tradition callimachéenne et néotérique : d'une part, il en retient le primat de la forme brève et le rejet du *tumor* épico-tragique, notamment dans le traitement des mythes, mais d'autre part, il s'en éloigne par son refus de l'érudition mythologique, de l'abus de *doctrina*, et de l'excès de recherche formelle et métrique, au nom d'un art en prise sur la « vie réelle ». En fait, l'hérédité néotérique de Martial se combine avec une veine satirique hostile à la mythologie au

nom d'un idéal de vérité. L'examen de cette double ascendance et de sa convergence dans l'œuvre de l'épigrammatiste justifie la structure en deux volets du présent ouvrage : l'étude de A. Peruccio, « Polemica anti-mitologica tra Lucilio e Marziale » est suivie de celle de S. Mattiacci, « Marziale e la fortuna del neoterismo nell' età imperiale ». Parfaitement complémentaires et nullement redondantes, ces deux monographies constituent un ensemble cohérent et unitaire, que complètent une bibliographie conséquente et un triple index (passages cités, noms et notions-clés, auteurs modernes).

La première partie est donc consacrée à la polémique anti-mythologique chez Martial dans ses rapports avec la tradition satirique. La première section envisage l'attitude des poètes satiristes (Lucilius, Horace, Perse) vis-à-vis de la poésie « élevée » à sujet mythologique (Ennius, Pacuvius, Accius). A partir de là est dégagée, dans la deuxième section, la position de Martial à l'égard de la mythologie, qui n'est pas seulement pour lui une cible polémique dans la lignée satirique, mais aussi une source importante de réemplois rhétorico-stylistiques en fonction des multiples typologies des épigrammes (caricaturales, encomiastico-célébratives, ecphrastiques, etc.). Les épigrammes anti-mythologiques sont ainsi replacées dans le cadre plus large de la présence du mythe chez Martial pour évaluer l'écart éventuel entre intention programmatique et pratique poétique. Parmi les nombreuses remarques éclairantes et pertinentes de cette étude, on retiendra notamment le chapitre sur Martial et Stace, qui écarte avec une saine prudence l'idée reçue de l'inimitié personnelle réciproque pour se concentrer sur les divergences esthétiques.

La seconde partie de l'ouvrage est centrée sur l'« hérédité néotérique » de Martial. L'analyse part de Catulle et de sa fortune dans la poésie néotérique du I^er^ s. ap. J.-C., dont l'auteur examine les caractéristiques à partir des témoignages des vers de Mécène, Pétrone, Caesius Bassus, mais aussi des échantillons qu'en donne Perse pour les critiquer. Ce parcours permet de mieux cerner la spécificité du néotérisme de Martial : s'éloignant des aspects les plus marquants du néotérisme contemporain (préciosité du style, érudition mythologique, expérimentations métriques), l'épigrammatiste se borne à reprendre soit des thèmes de polémique littéraire, soit des éléments précis de la poétique catullienne. La dette de Martial envers Catulle (explicitement invoqué comme *auctor* du genre épigrammatique) va de la citation ou de l'allusion plus ou moins ouverte à l'adaptation d'un *sermo lyricus* « *medio-humilis* » subordonné à un contenu qui se veut adhésion constante à l'authenticité du vécu. L'étude s'achève sur un chapitre consacré à la poésie « néotérisante » de Pline le Jeune qui, loin de la conception martialienne de l'épigramme, s'inscrit dans la tendance post-néotérique de la poésie polymétrique à caractère sentimental qui fleurira avec les *poetae novelli* de l'époque antonine ; la singularité de Martial n'en ressort que plus nettement.

La richesse et la précision de l'étude, l'ampleur de l'investigation diachronique en amont du corpus, la finesse et la justesse des analyses font de cet ouvrage « à quatre mains » une contribution importante et neuve à la connaissance de la personnalité littéraire de Martial.

François Ripoll.

D. Elm von der Osten : *Liebe als Wahnsinn. Die Konzeption der Göttin Venus in den* Argonautica *des Valerius Flaccus*. Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge 20 : Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2007, 204 pages.

La Vénus de Virgile avait eu, avec la thèse d'A. Wlosok, sa monographie ; celle de Valérius a trouvé sa spécialiste en la personne de Dorothee Elm von der Osten, qui lui avait déjà consacré deux articles dans la série de recueils *Ratis omnia uincet* (1998 et 2004) : la présente « Dissertation » représente donc la synthèse de ses travaux. Les choses ont bien changé depuis l'*Énéide*, et la Vénus maternelle protectrice des Enéades est devenue une Furie haineuse et destructrice, emblématique de l'amour-folie. En effet, au lieu d'instrumentaliser une Furie pour parvenir à ses fins comme la Junon de Virgile, la Vénus des *Argonautiques* s'assimile elle-même à une Furie, ce qui constitue bien une originalité de Valérius, comme le souligne D. Elm p. 197. L'auteur étudie donc la genèse de cette représentation « démoniaque » de Vénus en rapport avec les intertextes littéraires des *Argonautiques* et les conceptions philosophiques et religieuses du temps. Refusant à juste titre de trancher entre une interprétation purement allégorique de la déesse réduite à une incarnation du *furor* et une mise en avant prioritaire de son statut de divinité mythologique autonome, l'universitaire allemande montre que Valérius convoque parallèlement toutes les dimensions possibles du personnage pour accentuer le caractère destructeur de son action. On citera à ce propos les dernières lignes de la conclusion, qui résument parfaitement les résultats de l'investigation (p. 185) : « La Vénus de Valérius, qui est à la fois déesse olympienne, figure allégorique et Furie infernale, est de ce fait, pour ainsi dire, une figure à la croisée des chemins. Elle est sur la voie d'une figure purement allégorique, mais ne l'est pas encore devenue. En tant que Furie infernale, elle est sur une voie qui conduit à la séparation d'avec les dieux olympiens, mais sur cette voie aussi elle n'a pas encore atteint son but. Elle reste encore Vénus en tant que Furie ». L'ouvrage de D. Elm étudie donc la formation de cette figure composite en deux sections de trois chapitres chacune, d'inégale longueur. Viennent ensuite une bibliographie fournie et un index des auteurs cités. Les trois chapitres de la première section sont consacrés à une étude minutieuse des trois passages où intervient Vénus : l'épisode de Lemnos (II, 82-241) où elle pousse au meurtre les femmes de l'île (p. 18-52) ; l'épisode de Colchide (VI, 427-776) où elle apporte son aide à Junon pour rendre Médée amoureuse de Jason (p. 53-105), et celui où elle intervient directement sous les traits de Circé pour venir à bout des résistances morales de Médée et la pousser à aider activement le héros (p. 106-158). Dans cette série d'études suivies, D. Elm s'attache à caractériser l'originalité de Valérius par rapport à Apollonios de Rhodes, et à reconstituer la genèse imaginative de la figure de Vénus à travers l'usage des réminiscences virgiliennes ; il s'agit principalement de l'épisode de l'incendie des vaisseaux par les femmes troyennes (*Énéide* V), de l'intervention d'Allecto envoyée par Junon auprès d'Amata (*Énéide* VII) et du rôle de Vénus dans le déclenchement de l'amour chez Didon (*Énéide* I). La Vénus de Valérius apparaît à certains égards comme un concentré de toutes les entités inspiratrices de *furor* dans l'épopée virgilienne, parmi lesquelles se détache nettement la figure d'Allecto. L'imbrication opérée par le poète flavien entre passion amoureuse et *furor* destructeur fonde à la fois la puissance et la négativité du personnage. La seconde section ajoute à l'analyse intertextuelle l'éclairage de la philosophie stoïcienne des passions (p. 159-166), de la physiologie antique (p. 167-169) et de l'histoire religieuse (p. 170-175), pour montrer notamment le rôle que jouent chez Valérius les réminiscences de cultes extatiques et de pratiques magiques (car cette Vénus est aussi caractérisée comme une magicienne, avec tout ce que cela implique d'obscur et d'inquiétant). Les deux derniers chapitres

(p. 176-180) replacent le traitement valérien de cette Vénus-Furie dans la tradition littéraire épico-tragique pour en faire ressortir la spécificité.

Cette étude méthodique et consciencieuse pourrait appeler éventuellement des compléments plutôt que des objections. Par exemple, p. 62, il ne serait pas inintéressant de faire remarquer que pour caractériser la rancune de Vénus envers la lignée du Soleil (VI, 468), Valérius a mobilisé une réminiscence précise de la *Phèdre* de Sénèque (v. 124) : le poète flavien transpose en fait dans le mythe argonautique les mobiles qui sont ceux de la déesse dans la tragédie sénéquienne, plaçant ainsi sa Vénus dans une forme de « continuité tragique ». Au reste, D. Elm note bien, à d'autres endroits, la dimension tragique qui résulte des interventions de la déesse, et cette question mériterait assurément d'être creusée. Le problème de la « responsabilité » de Médée est aussi effleuré, mais aurait pu être examiné de façon plus approfondie dans l'étude de l'épisode colchidien. Il n'est pas sans intérêt de noter que l'action de Vénus et de Junon sur Médée repose moins sur les accessoires surnaturels (la ceinture magique, les baisers inspirateurs de *furor*) que sur la parole persuasive des déesses : un trait que l'on ne trouvait ni chez Apollonios ni chez Virgile. Il faudrait sans doute reconsidérer la question de la « liberté » de l'héroïne à la lumière de ce fait, et aussi du rôle de l'*adsensio animi* comme facteur déclenchant de la passion d'après la psychologie stoïcienne. On en arriverait peut-être à l'idée paradoxale que Médée est à la fois plus « manipulée » et harcelée par les divinités que ses modèles littéraires, mais aussi moins « contrainte » par elles, du moins dans ce moment décisif qu'est la naissance de la passion (après cela, le mécanisme de la passion suit son cours, relancé par Vénus, et Médée se retrouve doublement « conditionnée », de l'intérieur et de l'extérieur). En fait, tout se passe comme si Valérius recherchait une mise en scène de la passion de Médée poussant à l'extrême ses potentialités pathético-tragiques, d'où une accentuation parallèle des aspects transcendants *et* immanents du processus passionnel dans la tradition littéraire : et l'on retombe ainsi sur l'idée d'une Vénus qui est *à la fois* divinité mythologique agissant « de l'extérieur » avec une volonté autonome *et* allégorie du *furor* amoureux autodestructeur. Mais il conviendrait alors de rattacher, dans une vision d'ensemble du projet poétique de Valérius qui fait un peu défaut à la thèse de D. Elm, ce traitement de la déesse à une intention globale d'extrémisation des virtualités tragiques du mythe en liaison avec une poétique du *pathos* conforme aux goûts esthétiques du temps. Le but premier de Valérius n'est pas d'exprimer à travers Vénus une conception philosophique personnelle de l'amour-passion (ce que D. Elm ne dit pas, et elle a raison), mais de mettre en scène des héroïnes propres à inspirer au plus haut degré possible la compassion tragique (ce qu'elle ne dit pas non plus, et c'est dommage). Le traitement poétique de la déesse est en fait subordonné à cette stratégie.

En dépit d'une perspective un peu restreinte et de quelques longueurs (quasi inévitables dans une thèse), cet ouvrage sérieux et rigoureux pourra être consulté avec profit par ceux qui s'intéressent à Valérius Flaccus ou à la représentation des divinités dans l'épopée latine.

François Ripoll.

L. Graverini, *Le* Metamorfosi *di Apuleio. Letteratura e identità* : Pacini Editore, Pisa, 2007, 260 pages avec *indice dei brani citati*.

L'ouvrage de Luca Graverini est le fruit de plusieurs études antérieures, en partie inédites ou déjà publiées sous forme d'articles. Ces dernières font l'objet d'une profonde révision et se retrouvent distribuées à travers différents chapitres.

C'est un livre passionnant à lire : dans la vive polémique qui oppose les tenants d'une lecture comique du livre XI des *Métamorphoses* d'Apulée à ceux qui en donnent une interprétation philosophico-religieuse, il reprend les arguments des premiers pour les réfuter par une démonstration rigoureuse, fine et pertinente, dont on appréciera le ton très mesuré et entièrement dépourvu d'agressivité. La progression de la pensée, soutenue par des introductions et des conclusions partielles fort utiles, est d'une clarté exemplaire. Dans l'éventail des possibilités d'interprétation de l'œuvre, l'auteur se donne comme objectif de rechercher les éléments qui pourront permettre de découvrir une interprétation convaincante : ce qu'il réalise avec succès à la fin de sa démonstration.

L'auteur prend comme point de départ de son analyse le fameux prologue déjà tant étudié par d'autres pour définir le programme littéraire que s'est fixé Apulée : écrire une narration imaginaire, « douce » et séduisante, étrangère à l'idée d'*utilitas* qui caractérise une grande partie de la production littéraire antique. Il associe de manière très intéressante le *lepidus susurrus* au chant de la cigale et interprète le prologue en relation avec la poétique de Callimaque, puis avec la première Églogue de Virgile. La voix parlante du prologue se présente comme une véritable sirène homérique, et le style de l'œuvre participe à la fois de la prose et de la poésie, se positionne entre persuasion et séduction, vérité et invention.

Dans un second temps, L. Graverini cherche à démontrer dans quelle mesure le roman encourage le lecteur à une pratique de lecture qui ne se limite pas au pur divertissement esthétique et « musical » promis dans le prologue, et veut définir l'identité littéraire du roman. Il cherche à résoudre le problème de l'interaction entre divertissement et finalité religieuse ou philosophique. À cette fin, il offre une magistrale réfutation de l'interprétation qui considère le roman d'Apulée comme un texte aporétique laissant au lecteur la responsabilité de décider de sa signification ultime (il s'agit essentiellement de l'interprétation de J. Winkler défendue dans son ouvrage *Auctor and Actor. A Narratological Reading of Apuleius's The Golden Ass*, Berkeley, 1985), et de celle qui voit dans le roman une satire de la crédulité religieuse. Ce second chapitre est d'autant plus convaincant que l'auteur recourt exclusivement à des arguments internes au texte apuléen. Il reprend, point par point, les détails du livre XI qui sont mis en avant pour démontrer l'impossibilité d'une lecture sérieuse de la fin du roman : le problème du discours du prêtre, de la réaction de la foule devant le retour à la forme humaine de Lucius, la rapacité des prêtres isiaques, le nom même de Mithra, la tête rasée de Lucius. On a souvent écrit que ce dernier détail contribuait à l'image comique et satirique de Lucius, mais L. Graverini montre de manière très convaincante que les connotations négatives, dans les textes antiques, sont liées à la calvitie naturelle, et non au fait de se raser la tête et qu'en outre, il existe une « calvitie » philosophique, signe de sagesse, celle de Socrate. L'auteur refuse à juste titre de basculer dans une interprétation strictement isiaque des événements narrés au livre XI, et s'interdit de lire les *Métamorphoses* comme un texte de pure propagande d'un culte à mystères précis. C'est dans un contexte plus général qu'il faut chercher sa signification.

L. Graverini analyse ensuite quelques expressions clé, comme *anilis fabula* appliquée au récit d'Amour et de Psyché, ou la formule *seruiles uoluptates* employée par le prêtre Mithra. L'auteur en vient ainsi à placer le roman d'Apulée dans la tradition du *spoudogeloion* qui associe, non sans un certain sens du paradoxe, divertissement comique, auto-ironie et finalités supérieures de type moral, philosophique et religieux. Même si le programme littéraire des *Métamorphoses* est « satirique », il ne peut pas conduire toutefois à une interprétation du roman comme satire de la crédulité religieuse. Là aussi, la démonstration, par sa rigueur, emporte l'adhésion.

Le troisième chapitre aborde la question des interactions entre les *Métamorphoses* et les autres genres littéraires, en particulier les dialogues socratiques, qui permettent de confirmer le caractère à la fois sérieux et comique du roman. Ensuite, l'auteur reprend l'étude de thèmes déjà étudiés, comme la comparaison entre Lucius et Ulysse ou le caractère « théâtral » de l'œuvre, et les développe de manière très intéressante. Écrire un roman est comme le représenter sur scène ; lire un roman, comme assister à la représentation théâtrale des événements narrés. Ce qui est tout à fait cohérent avec la culture théâtrale de l'époque d'Apulée.

Le dernier chapitre concerne le thème plus général de l'identité culturelle qui se dégage du roman, car Apulée a *tria corda* : l'identité africaine, l'identité grecque et l'identité latine. L'auteur étudie et justifie le choix de Corinthe qui se substitue à Patras et à Thessalonique dans la version grecque de l'*Onos*. Il finit par émettre des hypothèses sur la composition du public des lecteurs auquel le roman est destiné.

Dans la multitude des études qui fleurissent depuis ces dernières années sur les *Métamorphoses* d'Apulée, cet ouvrage se distingue par la qualité de ses analyses et la rigueur de sa démonstration. Il mérite d'être lu avec attention.

G. Puccini-Delbey.

Lucia Pasetti, *Plauto in Apuleio* : Bologna, Pàtron Editore, 2007, 227 pages.

Persuadée que Plaute a été, parmi les auteurs archaïques, celui qui a été le plus lu et étudié par Apulée, L. Pasetti a choisi, pour étudier la dette d'Apulée à l'égard du poète comique, de centrer ses recherches sur trois catégories lexicales qui sont abondamment représentées chez les deux auteurs latins et qui sont d'un emploi plus limité en latin classique. Ce sont les diminutifs (qu'il s'agisse des substantifs, des adjectifs ou des adverbes), les adverbes en *-tim* et les composés nominaux. Pour chacune de ces trois catégories, l'auteur a dressé des listes comportant pour chaque forme le nombre d'occurrences et, en ce qui concerne les diminutifs, l'indication de la forme dont ils sont dérivés : une liste regroupe les termes attestés chez Apulée, une autre les termes attestés chez Plaute et, pour les deux premières catégories seulement, une liste indiquant les formes communes aux deux auteurs. On peut constater ainsi, par exemple, que le nombre des formes de diminutifs s'élève à plus de deux cents chez Plaute et chez Apulée, mais que seulement cinquante-cinq de ces formes sont communes aux deux auteurs. Ce dernier nombre peut sembler peu élevé, mais L. Pasetti montre qu'au-delà des simples emprunts à la langue de Plaute, la dette à l'égard du poète comique se manifeste également par la création chez Apulée de formes de diminutifs à partir de termes plautiniens (ainsi, dans le *sermo eroticus*, pour *pullulus* à partir de *pullus* et pour *palumbulus* à partir de *palumbus*). Dans les listes établies pour les œuvres d'Apulée, la distinction est faite entre les différents ouvrages ou types d'ouvrages de l'auteur : *Métamorphoses*, *Apologie*, *Florides*, *Opuscules philosophiques* et même les fragments poétiques. Sans tenir compte du volume de ces diverses œuvres, on peut constater qu'une catégorie lexicale donnée est parfois beaucoup mieux représentée dans telle ou telle œuvre : c'est ainsi que les diminutifs se rencontrent en grande majorité dans les *Métamorphoses* (à savoir 178 formes différentes sur les 222 que compte l'œuvre entière d'Apulée). Des analyses détaillées, adaptées à la spécificité de chacune des trois catégories lexicales, précèdent les listes dressées à la fin des chapitres ; l'auteur y examine en particulier la façon dont le modèle plautinien a été, pour chaque catégorie lexicale, l'objet d'une nouvelle élaboration.

La bibliographie qui comporte plus de trente pages est très complète. Par exemple, tous les ouvrages ou principales études consacrés aux composés nomi-

naux y sont répertoriés. Elle comporte aussi l'indication d'un grand nombre d'éditions des comédies de Plaute et des ouvrages d'Apulée ; en ce qui concerne Plaute, on peut regretter que la collection où est parue l'édition ne soit pas toujours mentionnée : c'est ainsi que pour les éditions françaises il n'est pas indiqué s'il s'agit de la Collection des Universités de France ou de la Collection « Érasme » (toutes deux comptent des titres dans la bibliographie). La collection *Lingua Latina* où sont parus les Actes de la table ronde sur *La création lexicale en latin* (Actes plusieurs fois cités par L. Pasetti) n'est non plus jamais mentionnée. L'ouvrage comporte un index des passages d'auteurs latins et grecs cités, un index des noms d'auteurs modernes et un index appelé « analytique » dans lequel on trouve à la fois les formes latines étudiées, les noms d'auteurs latins (en dehors d'Apulée et de Plaute), les noms de personnes ou de divinités, mais aussi l'indication des termes grammaticaux, des figures de style, ou encore des genres littéraires.

Claude Moussy.

Claude Rambaux, *L'accès à la vérité chez Tertullien*, Collection Latomus, vol. 293 : Bruxelles, Editions Latomus, 2005, 264 pages.

Auteur de plusieurs travaux sur Tertullien, dont *Tertullien face aux morales des trois premiers siècles* (Paris, 1979), Cl. Rambaux, Professeur émérite à l'université de Limoges, y revient ici avec un ouvrage stimulant. Quelque 15 pages d'introduction précisent l'arrière-plan païen et chrétien de la question posée, qui n'est pas fondamentale que pour la science antique ou le libéralisme moderne, mais sans fournir un certain nombre de références néotestamentaires attendues : on y passe directement et un peu abruptement des païens à Tertullien. Vinnent ensuite 25 pages sur « la voie naturelle d'accès à la vérité » (le spectacle de la nature/le témoignage de l'âme/la méthode rationnelle), puis 150 autres sur « la voie surnaturelle », plus importante pour Tertullien lui-même : les visions et rêves (5 pages), mais surtout la Révélation contenue dans les Écritures, abordée en cinq points d'importance très variable, par exemple sur la validité du témoignage desdites Écritures, les conditions de leur interprétation valide ou les paradoxes et exigences de Dieu, le déséquilibre des parties du point de vue « rhétorique » tenant à la matière traitée elle-même. L'ouvrage s'achève par une très brève conclusion, en 3 pages assez critiques pour Tertullien, puis par une « Bibliographie sélective » de 20 pages environ, riche mais un peu datée, et n'intégrant que peu d'apports postérieurs à la monographie de 1979, évoquée plus haut (les beaux travaux de Fr. Chapot, par exemple, y compris son édition remarquable du traité *Contre Hermogène* dans les « Sources chrétiennes », sont absents au sujet de la création, p. 23 sqq., de même que les recherches de J. Amat sur *Songes et visions*, p. 45 sqq.) ; elle ne sépare pas, du reste, éditions et études. Viennent enfin cinq utiles index, dont un des auteurs dits « chrétiens », entre des guillemets dont la raison n'apparaît pas : peut-on dénier sans vaine polémique cette qualité à un Augustin, un Ambroise ou un Cyprien, d'autant plus que les auteurs juifs ne sont pas ainsi traités ? Une explication s'imposerait ; mais la lecture de l'ouvrage, en principe achevée quand on parvient à l'index, aide à comprendre. Cl. Rambaux semble partir d'une position implicite, bien ancrée dans l'exégèse protestante et/ou libérale, qui se manifeste à plein dans les p. 179 sqq. : à savoir que les Pères de l'Eglise, plus philosophes que chrétiens, auraient contaminé le message de l'Écriture par la culture antique, philosophique et rhétorique surtout, sans parler de leurs problèmes personnels (voir les p. 191-193) ; le Dieu du sombre Tertullien n'aurait ainsi qu'un rapport

assez lointain avec celui du Nouveau Testament — ce qui n'est sans doute pas toujours faux, mais s'explique aussi par l'évolution historique du christianisme et de l'Église, que Cl. Rambaux a souvent tendance (voir les p. 150-160) à condamner plus qu'à comprendre (étant bien entendu que comprendre n'est certes pas approuver benoîtement, mais d'abord chercher à expliquer, sans imaginer que seuls les Modernes ont ressaisi l'essence du christianisme) ; or chaque époque a et aura sa lecture de la Bible (voir les p. 186 sqq.), et ses propres débats doctrinaux et disciplinaires à affronter, toute approche « scientifique » du fait religieux devant s'en tenir là — comme l'ont rappelé maints historiens peu suspects de cléricalisme. Ne peut-on d'ailleurs distinguer, avec l'auteur lui-même, sur ce sujet délicat, une évolution de Tertullien ?

Ces réserves étant faites, la qualité de cet ouvrage savant est indéniable, et stimulante sa lecture. Cela tient à une ample connaissance de son sujet par Cl. Rambaux, attestée par d'innombrables renvois aux textes au fil de 1670 notes, qui balaient toute l'œuvre de Tertullien et ce qu'il faut pour l'éclairer. Les passages invoqués sont souvent traduits, et rares y sont les mésinterprétations, comme *idololatria* rendu par « adultère » à la p. 177. Cl. Rambaux a beaucoup lu et donne envie de lire plus encore, qu'il s'agisse d'auteurs antiques ou d'études modernes, mérite qui n'est pas mince lorsqu'il s'agit d'un ouvrage d'érudition. On nous permettra simplement de signaler ici, en complément plus qu'en doublon de cette recherche, la publication imminente d'un mémoire d'H.D.R. dû à Fr. Chapot, sur la question de la vérité chez Tertullien (Paris, Institut d'Études Augustiniennes) : preuve de la fécondité de cet angle d'approche, adaptable du reste à maints autres auteurs « chrétiens ».

Vincent Zarini.

Lucio Cristante (éd.), *Il calamo della memoria. Riusi di testi e mestiere letterario nella tarda antichità* : Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2006, VII-346 pages.

Ce vaste ouvrage collectif, dont le beau titre ne manquera pas de susciter l'intérêt des spécialistes de la littérature tardive, présente une structure assez surprenante, fondamentalement duelle. Il regroupe, en effet, les actes du cinquième volume des *Incontri triestini di filologia classica*, et les actes du second colloque *Il calamo della memoria. Riuso di testi e mestiere letterario nella tarda antichità*, organisé à Trieste les 27 et 28 avril 2006. L'éditeur scientifique déclare, dans une courte présentation initiale, que les actes du colloque sur l'écriture tardo-antique sont « parte integrante » du cinquième volume des Rencontres de Trieste. On a toutefois un peu de mal à trouver une unité entre ces deux parties, la première abordant des sujets — en eux-mêmes tout à fait intéressants — aussi variés que le classicisme de Silius Italicus, la poésie didascalique de Nicandre ou les manuscrits grecs de la Biblioteca dell'Archiginnasio de Bologne, et parfois vraiment éloignés de la littérature tardive (comme telle étude sur la réception de l'Antiquité chez Virginia Woolf).

Les actes du colloque de 2006, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, débutent à la page 121 du volume et comprennent treize articles de longueur variable. Indépendamment de la très grande valeur et de la finesse de l'ensemble de ces études, sur lesquelles on reviendra, on regrette un peu l'absence d'introduction, théorique ou méthodologique, et de conclusion générale permettant de dresser un bilan des faits d'écriture et des phénomènes récurrents qui se dégagent d'un article à l'autre.

L'ouvrage prend donc la forme d'une collection d'études particulières se suivant sans être intégrées à des sous-sections thématiques ou chronologiques et sans fournir de la matière, en amont, à une conclusion en forme de synthèse dont la présence eût été fort précieuse. Pour ce qui relève encore des considérations générales, on notera que la bibliographie, qui n'est pas globale mais propre à chaque article, réserve — à quelques notables exceptions près, comme l'article de Romeo Schievenin — la portion congrue aux références françaises. On s'étonne, notamment, que les deux seules études françaises citées dans la bibliographie d'un article sur Ausone datent respectivement de 1911 et de 1919 ! Peu citées, les études françaises font l'objet, de plus, d'un nombre assez important de coquilles ou de fautes d'orthographe. On corrigera également, p. 23, le titre de l'étude capitale de Michael Roberts, *The Juweled Style. Poetry and Poetics in Late Antiquity* (*sic*) en *The Jeweled Style* (...). Pour ce qui est du fond, bien qu'il ne soit pas possible de s'arrêter ici sur toutes les contributions autant qu'elles le mériteraient, cet ouvrage collectif se distingue par la précision des lectures proposées.

Le premier article (« Virgilio facilita la convivenza fra populi diversi. Dal Cassiodorio dell'*Historia Gothorum* a quello delle *Institutiones* », p. 121-132) conduit Giovanni Polara, à la croisée de la littérature et de l'histoire politique, à étudier la systématisation de la référence à Virgile dans l'œuvre de Cassiodore. Après une mise au point efficace sur le prestige dont jouit encore le poète de Mantoue à l'époque de Cassiodore (on découvrira notamment avec beaucoup d'intérêt la définition de six valeurs de Virgile à l'époque tardive justifiant l'intérêt qu'éprouve Cassiodore), l'auteur montre, à partir d'exemples précis, que la reprise et la transposition des œuvres de Virgile, et surtout de l'*Énéide*, pour des raisons politiques évidentes, sont constitutives de l'œuvre de Cassiodore, au point que l'auteur de l'*Historia Gothorum* cherche dans Virgile des raisons de soutenir la politique de « cohabitation » entre Goths et Romains, et lui donnent une certaine cohérence. À la lumière d'une très riche bibliographie, Romeo Schievenin, propose ensuite une belle étude sur le prologue des *Noces de Mercure et Philologie* (« Il prologo di Marziano Capella », p. 133-154), qui dresse un bilan des divers héritages génériques de ce texte (chant d'hyménée, lyrisme de l'invocation...), et en montre les limites en soulignant l'influence de la topique et, par endroits, de telle réminiscence d'auteur (notamment pour le passage « cosmique » et « lucrétien », v. 3-8). Fabio Gasti présente alors une analyse d'une lettre de Ruricius, évêque de Limoges (« Ruricio poeta. Analisi e commento di *epist*. II, 19 », p. 155-170), en regard de la *Correspondance* de Sidoine Apollinaire, dont les activités, entre l'Église et l'écriture, et le milieu sont assez comparables avec ceux de son homologue de Limoges. La lettre 19 du livre II, écrite en hendécasyllabes phaléciens et adressée à l'évêque Sedatus de Nîmes, est considérée, vers après vers, à mesure que sont découverts les *loci similes*, comme un exemple de *stilus politus* et de *sermo pulcher*, et comme une illustration vive de la permanence de la rhétorique dans les relations sociales en Gaule. Cet article est justement suivi d'une contribution de Giancarlo Mazzoli sur l'écriture épistolaire de Sidoine Apollinaire (« Sidonio, Orazio e la *lex saturae* », p. 171-184). À partir de la lettre 11 du premier livre de la *Correspondance* de l'évêque de Clermont, datée de 469 par A. Loyen, l'auteur reprend d'abord des considérations assez générales sur la prose d'art épistolaire, avant de replacer très précisément la lettre en question dans le contexte de son recueil et d'étudier l'ascendant exercé sur Sidoine par Horace, qualifié d'*auctor* ne serait-ce qu'en raison de la situation d'énonciation de la lettre 11. Celle-ci est, en effet, la réponse de Sidoine à son correspondant qui désirait recevoir une *satura* composée par ses soins, ce que décline fort poliment l'intéressé, arguant de son âge et de l'*otium* dont il jouit alors. La contribution de Massimo Gioseffi (« Amici complici amanti.

Eurialo e Niso nelle *Interpretationes Virgilianae* di Tiberio Claudio Donato », p. 185-208) s'intéresse au couple formé, dans l'*Énéide*, par les deux jeunes Troyens Euryale et Nisus, et aux analyses auxquelles ont donné lieu, dans la littérature tardive de commentaire, et singulièrement chez Donat, les passages qui les mettent en scène. On sera très intéressé par la définition des trois exigences fondamentales caractérisant, selon l'auteur, le projet de Donat dans les *Interpretationes Vergilianae* : lire Virgile, utiliser Virgile (son œuvre étant une mine de préceptes rhétoriques), suivre Virgile (son œuvre étant un répertoire de préceptes moraux à suivre quotidiennement). L'auteur relit dans le détail deux scènes fameuses (l'épreuve de la course dans le livre 5 et la sortie nocturne du livre 9) en pointant systématiquement ce qui est passé sous silence ou ajouté dans le commentaire de Donat. Un article de Gianfranco Agosti (« Sul ruolo e la valutazione dei 'minori' nella poesia greca tardoantica », p. 209-224) s'intéresse à un corpus considéré, au grand dam de l'auteur, comme secondaire dans l'histoire de la littérature antique, surtout lorsque ce corpus est chrétien : Gianfranco Agosti revient ainsi sur la « résistance » rencontrée pour considérer la poésie grecque chrétienne comme « parte integrante, e produttiva, del sistema letterario tardoantico (...) » (p. 209-210). Après des considérations générales sur l'évolution de la poésie à partir de Nonnos de Panopolis, l'auteur s'intéresse de près à un autre poète dit « mineur », Dioscore d'Aphrodite (VI^e^ siècle), dont l'œuvre, embrassant différents genres littéraires, permet encore à l'auteur de vérifier, à l'époque tardive, le prestige immuable de la *paideia* classique. La contribution de Ferrucio Bertini (« Riuso e adattamento di testi classici negli epigrammi di Lussorio », p. 225-234) est une étude consacrée à Luxorius, dont les poèmes constituent l'unité la plus importante au sein des pièces transmises dans l'*Anthologie latine*. Il s'agit, plus précisément, d'une analyse des réminiscences — et, *ipso facto*, des adaptations — de passages classiques manifestement lus et retravaillés par Luxorius dans cinq poèmes : 284 Shackleton Bailey (ci-après Sh. B.), correspondant au poème 289 dans l'édition de Riese (ci-après R.), 293 Sh. B. (= 298 R.), 352 Sh. B. (= 357 R.), 353 Sh. B. (= 358 R.), 354 Sh. B. (= 359 R.), où l'influence de Stace, d'Horace et surtout de Martial est évidente. L'étude de Lucio Cristante (« La *praefatio* glossematica di *Anth. Lat.* 19 R. = 6 Sh. B. Una ipotesi di lettura », p. 235-260), à bien des égards pionnière, propose le texte, la traduction italienne et le commentaire *verbatim* de la préface en prose à l'*Anthologie latine*, texte curieux et difficile s'il en est. Après un état de la question rapportant maints jugements portés sur cette préface (Ménage y voyait la « préface latine la plus mauvaise que l'on puisse imaginer », Lindsay restait perplexe : *De hac farragine quid credendum est ?*), l'auteur pose la question de savoir de quelle partie de l'*Anthologie* cette préface est représentative. Le fait est que, dans le *Codex Salmasianus*, le texte se trouve placé après le groupe constitué par les différents centons virgiliens, précisément juste après l'*Epithalamium Fridi* de Luxorius, ce qui conduit L. Cristante à mettre systématiquement en relation cette préface avec les poèmes manifestes de Luxorius et à proposer des hypothèses suggestives dont il n'est pas possible ici de suivre le détail et que l'on découvrira donc *in extenso*. L'article d'Alessia Fassina (« Alterazioni semantiche ed espedienti compositivi nel *Cento Probae* », p. 261-272) fait le point sur le poème de Proba, souvent cité mais plus rarement étudié de façon détaillée, ce centon de forme païenne mais d'inspiration chrétienne, en lui-même si significatif de l'esthétique tardo-antique, qui reprend Virgile, mais *mutatus in melius*, selon les propres termes du préfacier de la poétesse. L'auteur montre bien que l'intérêt de ce centon, au regard de la poétique du quatrième siècle, réside dans le lien que la poétesse parvient à créer entre les *pia munera Christi*, la vérité et la foi, d'une part, et la grande tradition classique, incarnée par la langue virgilienne, d'autre part. Ce goût pour le mélange des

traditions, des genres et des styles est bien illustré par l'étude de Claudio Marangoni (« Sui modelli della *Venus uulgaria* di Apuleio, *Apol.* 12 », p. 273-284) qui analyse avec minutie un passage de l'*Apologie* d'Apulée en en établissant les sources, assez prévisibles (notamment le *Banquet* de Platon), mais aussi moins évidentes (le proème du *De rerum natura* de Lucrèce, le *De lingua latina* de Varron et une épigramme de Valerius Edituus) : autant d'*auctores* qui font de la page d'Apulée en question « un vero e proprio cocktail culturale », selon Claudio Marangoni. Giovanni Ravenna aborde alors, dans un article dont le titre est peut-être trompeur (« Warburg, Ovidio e Nigidio Figulo (73 Swoboda) », p. 285-294), la réception d'un fragment du *De dis* de Nigidius Figulus, savant néopythagoricien proche de Cicéron, en le mettant en relation avec huit vers des *Métamorphoses* d'Ovide (*Met.* II, 23-30) mais, à vrai dire, surtout avec un passage des *Saturnales* de Macrobe (*Sat.* I, 9) consacré, lors du premier grand exposé sur la religion romaine, au début du banquet, aux différents noms de Janus, la référence aux travaux de l'historien de l'art Warburg n'étant là que pour lancer indirectement un débat touchant essentiellement des questions théologiques. La contribution de Luca Mondin (« Memoria dei poeti e critica delle varianti : tre 'casi' ausionani », p. 295-314) étudie la tradition manuscrite et les variantes textuelles de trois pièces ausoniennes (l'épigramme 8 de l'édition Green, l'épigramme 76 de l'édition Green, les vers 12 *sq.* du *Protrepticus ad nepotem*) telles qu'elles nous sont parvenues, d'une part, dans le Leid. Voss. Lat. F 111 *(V)*, qui date du début du IX^e^ siècle, et les manuscrits qui lui sont liés, et, d'autre part, dans une famille de manuscrits italiens du XIV^e^ et du XV^e^ siècles. Enfin, dans la dernière contribution de ce recueil (« *Armis et legibus*. Un motto attributo a Iamblichus nei *Romana* di Iordanes », p. 315-328) Paolo Mastandrea s'intéresse au *De summa temporum uel origine actibusque gentis Romanorum* composé dans les années 550-551 par Jordanès, haut dignitaire d'origine germanique converti à l'orthodoxie catholique puis, selon toute probabilité, devenu évêque de Crotone. Après un état de la question (notamment concernant la finalité de son œuvre, question largement débattue), l'auteur propose un commentaire historique, à la lumière de sources allant de Cicéron à Cassiodore, et une mise en perspective très nourrie d'une devise (*armis et legibus*) assez mystérieusement attribuée à Jamblique (*De summa temporum*, 6), dont l'évocation ne laisse pas de surprendre.

On insistera, pour conclure, sur la richesse, la finesse et la variété des études formant ce recueil collectif — qualités indéniables qui font peut-être d'autant plus regretter l'absence d'une introduction théorique permettant d'y voir plus clair sur les modalités complexes de la relecture et de l'adaptation, et d'une synthèse globale qui, au-delà du cas particulier de chaque analyse, aurait mis en valeur et en perspective les phénomènes les plus significatifs de l'esthétique étudiée.

Benjamin Goldlust.

Gérard Nauroy, *Exégèse et création littéraire chez Ambroise de Milan : L'exemple du* De Ioseph patriarcha : Paris, Institut d'Études Augustiniennes, Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité — 181, 2007, 539 pages.

Ce gros livre a été ruminé tout au long d'une carrière, puisque l'auteur nous apprend (p. 12, n. 2) que sa thèse, soutenue en 1985 mais restée à l'état dactylographié et donc peu accessible, avait déjà pour titre *Exégèse et création littéraire chez Ambroise de Milan*, et que sa seconde partie traitait précisément du *De Ioseph*. G.N. n'a cessé de reprendre et d'approfondir ses recherches et sa réflexion sur cette

œuvre et sur cet auteur. Il est sorti de là un volume extrêmement riche de matière, abondant en analyses minutieusement fouillées, bref indispensable au chercheur ambrosien soucieux de pénétrer dans l'atelier littéraire et exégétique de l'écrivain et du pasteur. Mais il ne faudrait pas se méprendre, à la vue du titre, sur ce qu'il faut attendre de cette lecture.

Il ne s'agit pas d'un ouvrage de théorie littéraire et exégétique qui poserait globalement la question de la méthode suivie par Ambroise en ces matières, et organiserait la recherche et le plan de l'exposé en fonction de la question ainsi posée pour reconstruire d'analyse en analyse la cohérence du projet de l'exégète et des moyens littéraires qu'il a déployés à cette fin. Il s'agit plutôt d'une suite de monographies permettant de traiter divers aspects du sujet annoncé, dans l'ordre où les épisodes qui en sont l'occasion se présentent dans le déroulement de la vie du patriarche.

Mais il ne s'agit pas non plus d'un commentaire suivi de ce *De Ioseph*. On croirait que l'auteur moderne a été influencé dans sa démarche par l'auteur antique : de même qu'Ambroise passe très vite sur certains versets des chapitres de la Genèse où se lit l'histoire de son héros et s'appesantit sur d'autres, de même G.N. fait un tri dans le traité et sélectionne les paragraphes qui lui ont donné du grain à moudre pour son propos.

Enfin il convient de remarquer que l'intérêt du livre ne se limite pas au *De Ioseph*. Certes le thème « exégèse et création littéraire dans le *De Abraham* » ou « dans telle *explanatio psalmorum* » ou dans n'importe quel autre traité exégétique, n'est jamais abordé pour lui-même. Mais chaque fois qu'un verset d'Ancien ou de Nouveau Testament invoqué dans le *De Ioseph* apparaît dans une autre œuvre d'Ambroise, G.N. le sait, va voir et compare. De même quand il s'agit de repérer les occurrences d'une métaphore, ou les diverses traductions latines d'un mot grec de la Bible des Septante (qu'Ambroise sait lire dans le texte tout en se servant de la traduction « vieille latine » en usage à Milan), ou encore les interprétations symboliques données à une plante ou à un ingrédient que transportent les marchands auxquels ses frères ont vendu Joseph, tous les parallèles sont là, et sont analysés suffisamment en profondeur pour que parfois le lien du développement avec le *De Ioseph* devienne fort ténu. Pour le chercheur bibliste ou ambrosien l'index scripturaire et l'index des œuvres d'Ambroise seront une mine à exploiter.

Une introduction présente le contexte et la structure du traité. Ambroise y a réuni la substance de sermons prononcés en des circonstances distinctes. Tantôt on relève la trace laissée par le commentaire d'une lecture liturgique, tantôt la réécriture n'a pas seulement ménagé des transitions, mais aussi ajouté des développements élaborés hors de tout contexte homilétique. Malgré ces disparates, ce qui unifie l'œuvre est la constance d'une double signification attachée à la personne de Joseph : selon l'interprétation morale il incarne la chasteté, selon une typologie mystique, chacun de ses actes est compris en relation avec la vie du Christ rejeté par le monde juif et accueilli par les gentils, notamment à travers la prédication de Paul, dont Benjamin est tenu pour la figure. Ce n'est pas dans l'introduction que se lit le développement le plus précis sur la date de la mise en forme du traité ; il faut attendre la page 348 pour apprendre que le sermon le plus tardif réutilisé dans l'œuvre serait à assigner au carême 389.

Une première partie en deux chapitres commente l'épisode des songes de Joseph et du complot de ses frères qui le vendent à une caravane en route vers l'Egypte. Le récit biblique issu de la contamination entre plusieurs sources comporte des disparates, que gomme chez Ambroise une lecture sélective et unifiante. G.N. analyse très subtilement de nombreux détails du commentaire ambrosien, détails dans lesquels ce compte rendu ne peut entrer. Notons seulement que, dès

ces chapitres, il apparaît nettement qu'Ambroise, sans ignorer ce que Philon d'Alexandrie avait écrit sur Joseph, s'affranchit ici d'une telle dépendance beaucoup plus nettement que dans les œuvres de ses débuts, et d'autre part que le second chapitre insiste sur le symbolisme souvent pluriel assigné aux mots et à leurs étymologies par Ambroise.

Une seconde partie en quatre chapitres, centrée sur l'épisode de la femme du Putiphar, étudie la manière dont Ambroise développe des thèmes tels que liberté et servitude, neutralité morale des impressions reçues par les sens et responsabilité de la volonté, symbolisme de la vêture et de la nudité, en croisant les apports d'une rhétorique d'école d'inspiration stoïcienne et les apports bibliques, relayés ou non par Philon. La plus longue analyse, au chapitre 5, montre qu'à la personnalité atypique de cette tentatrice femme de haut fonctionnaire se substitue dans les développements ambrosiens l'image plus topique des manœuvres de la courtisane, telle que la décrivent les Proverbes (5, 3 sqq. et surtout 7, 6 sqq.) et telle que se présente dans le *De Cain et Abel* du même auteur la figure allégorique de Volupté.

Une troisième partie en six chapitres est intitulée « Écriture et actualité politique à Milan à la fin du IV^e^ siècle », elle traite les chapitres où Ambroise commente les songes du panetier et de l'échanson, puis de Pharaon, et les événements qui en découlent. Sans abandonner totalement les lectures morale et mystique de ces épisodes bibliques, l'évêque de la capitale impériale qu'est Milan s'en était servi pour avertir les puissants lors de prédications liées au conflit des basiliques, face à l'impératrice mère Justine et à sa cour arienne, puis à l'arrivée de Théodose victorieux de l'usurpateur Maxime et devenu prépondérant, enfin au conflit avec Théodose à propos de la synagogue de Callinicon, et ces prédications sont réutilisées ici. G.N. se mue alors en fin limier d'une traque policière visant à déterminer qui est caché derrière chacun des personnages en cause. Pour lui, la reprise à cet endroit du thème de la femme adultère vise l'impératrice, l'eunuque grand panetier n'est autre que Calligone, un eunuque syrien devenu grand chambellan de Valentinien II mais finalement disgracié et exécuté comme son modèle biblique ; le grand échanson serait le jeune empereur Valentinien II lui-même, dont le pouvoir a été éclipsé durant deux ans par l'usurpateur, mais rétabli par Théodose quoique sous une sorte de tutelle, et Pharaon prêterait ses traits à Théodose.

Au service de ces identifications, G.N. multiplie rapprochements et analyses, et effectivement la plupart des rencontres qu'il met en relief peuvent difficilement passer pour le fruit du hasard, d'autant que le prédicateur lui-même fait allusion sans vouloir préciser à des événements récents et douloureux. Mais G.N. sent bien que créditer Ambroise d'avoir réduit le jeune empereur, premier en ancienneté et en dignité théorique même si Théodose a plus de pouvoir réel que lui, au statut d'eunuque serviteur de Pharaon, a quelque chose de choquant, et il déploie des trésors d'érudition pour montrer que ce l'est peut-être moins qu'il ne paraît. J'ai peine à le suivre jusque-là, d'autant plus que l'autre eunuque de l'épisode serait représenté dans la réalité contemporaine par un authentique eunuque, et que ce serait mettre Valentinien II au même niveau qu'un Calligone. Qu'aux yeux de l'évêque le jeune Valentinien, comme tout personnage puissant menacé aujourd'hui et triomphant demain, puisse et même doive faire son profit des vicissitudes du grand échanson et des avertissements prodigués par Ambroise à cette occasion, je le crois volontiers, mais faut-il aller jusqu'à supposer des identifications prégnantes et définitives ? N'est-ce pas affaiblir les leçons tirées par l'écrivain de ces épisodes que de les rapporter chaque fois à un seul personnage historique ?

Cet enracinement dans la réalité contemporaine n'empêche pas Ambroise de mettre aussi en valeur la signification spirituelle et allégorique du texte biblique. Le

douzième chapitre, le dernier de cette troisième partie, analyse l'interprétation ambrosienne des vaches grasses et des vaches maigres : par un renversement paradoxal, ce sont les vaches maigres qui sont notées positivement, car elles symbolisent l'ascèse chrétienne qui vient à la suite du relâchement païen ou juif et qui par le dépouillement qu'elle opère place déjà le fidèle sous la loi spirituelle des temps à venir. Au passage, il suffit que l'expression *corporeo distenta ubere* appliquée à la vache grasse rappelle les *distenta ubera* de la quatrième églogue de Virgile pour que G.N. débusque là une récusation du mysticisme païen de cette églogue, jugé purement corporel (p. 355). Le livre dont nous rendons compte est plein de tels rapprochements suggestifs, dont la pertinence est incontestable, mais que nous devrons nous garder de sur-interpréter quand ils ne portent que sur deux ou trois mots. La culture profane et encore plus biblique, philonienne, chrétienne (notamment origénienne) d'Ambroise affleure à chaque phrase, mais était-il toujours conscient du sens que nous sommes tentés de donner à ces réminiscences ?

Une quatrième partie, en deux chapitres, prend pour objet d'étude les présents dont Jacob charge ses fils à l'intention du grand vizir d'Égypte lors de leur deuxième voyage dans lequel cette fois ils emmènent Benjamin. L'exégèse spirituelle et allégorique d'Ambroise se déploie à propos de chacun de ces présents de fruits et de parfums. Mais le passage du texte de la Genèse de l'hébreu au grec, puis du grec à la traduction « vieille latine » milanaise pose bien des questions. G.N. aborde ces difficultés avec sa ténacité et sa minutie habituelles, qu'il s'agisse des problèmes de traduction, des identifications botaniques, de l'interprétation spirituelle. J'avoue être trop incompétent en botanique antique pour tenter la moindre vérification. Insistons pour terminer sur l'importance de la référence à la prédication du benjaminite saint Paul dans ces pages d'Ambroise où Benjamin tient une grande place.

Une conclusion d'une vingtaine de pages clôt la démarche. G.N. tire des analyses qu'il a présentées la certitude que, dans la plupart de ses traités exégétiques, Ambroise vise un public pleinement initié au christianisme et familier de la Bible. Puis il compare la vision qui est donnée ici du personnage de Joseph à ce qu'on lit chez les prédécesseurs d'Ambroise et les écrivains postérieurs. Il ne reste alors que moins de dix pages pleines (461 à 469) pour un bilan des acquis répondant au titre du livre, présenté cette fois sous la forme : « Exégèse, critique et esthétique ». La densité de ce bref bilan, argumenté et fiable, ne dispensera pas le lecteur soucieux d'approfondissement d'aller chercher des compléments au sein ou à la fin de chaque développement un peu poussé dans le corps du livre.

On l'aura compris, ce traité exégétique d'Ambroise se présente un peu comme une mosaïque de considérations variées, mais assez largement unifiées par quelques perspectives d'ensemble. Il a imposé quelque peu cette même structure au livre de son savant commentateur moderne. Les érudits les plus engagés dans Ambroise auront profit à lire l'ouvrage d'un bout à l'autre, mais je gage que beaucoup d'autres seront amenés à y entrer par l'introduction et la conclusion et surtout par les index, à s'attarder sur une analyse stimulante, à discuter parfois, à rebondir vers l'analyse voisine ou en fonction d'une suggestion des notes pleines de références.

Une rectification néceesaire : dans l'index des noms propres, p. 528, on éliminera Delphes, c'est de Dodone qu'il est question à la page 423.

Michel Poirier.

Angelo Luceri, *Dracontii* De laudibus Dei *et* Satisfactio. *Concordantia* (Alpha-Omega, Reihe A, CCXLVIII) : Hildesheim-Zürich-New York, Olms-Weidmann, 2006, 202 pages.

Après l'Index des poèmes profanes publié par Etienne Wolff en 1989 et la Concordance de l'*Orestis tragoedia* due à Rosanna Marino en 1981, cette Concordance des œuvres chrétiennes de Dracontius vient heureusement compléter une série d'outils de travail dont le caractère indispensable n'est plus à démontrer. La confection de l'ouvrage a certainement demandé beaucoup de soin et il faut remercier l'auteur de cette entreprise. Dans un Avertissement, A. Luceri précise les principes qu'il a suivis pour l'élaboration de cette Concordance. Pour notre part, nous indiquerons simplement ce qui nous paraît le plus significatif. L'auteur s'est fondé uniquement sur les éditions publiées dans la CUF en 1985 (*Louanges de Dieu I-II* et *Louanges de Dieu III-Réparation*) en retenant les conjectures adoptées dans le texte de ces éditions. Il en a également adopté certaines particularités orthographiques : c'est ainsi qu'il a adopté les formes à consonne assimilée, en particulier pour les préverbés, en prenant soin de le signaler par des renvois (par exemple, pour *adp-* il renvoie à *app-*, pour *ads-* à *ass-*, etc.). Il a précisé, lorsque c'était utile pour distinguer des homonymes, la catégorie grammaticale du mot : par exemple, pour différencier l'adjectif *notus* et le substantif *notus*, pour indiquer les emplois de *tractus* comme substantif ou ceux de *truncus* comme adjectif ou encore pour signaler les occurrences de *aduersus* ou de *una* en fonction d'adverbe. Les entrées des verbes sont à l'infinitif présent (excepté dans le cas de verbes défectifs tels que *aio*) ; aussi la quantité vocalique est-elle utilisée quand elle est nécessaire pour reconnaître deux types de conjugaisons différents (ainsi *possidere* avec un *e* bref ou avec un *e* long). Les formes comportant des enclitiques, comme *secum*, *semet*, sont citées à la fois sous l'enclitique (*-cum*, *-met*) et sous le lemme *sui* du pronom. L'attention apportée à la caractérisation précise des formes aide le lecteur dans la consultation de l'ouvrage. En revanche, on peut regretter que la présentation des lemmes ne facilite pas la recherche du mot concerné dans les contextes cités. Le contexte retenu est uniformément celui du vers où se trouve ce mot et, dans chaque lemme, les vers sont reproduits dans l'ordre où ils se rencontrent dans les œuvres (d'abord le *De laudibus Dei*, puis la *Satisfactio*), quelle que soit la forme sous laquelle le mot y apparaît (y compris, par exemple, pour les formes irrégulières de comparatif et de superlatif, telles que *melior*, *optimus*, qui sont citées sous le lemme de l'adjectif au positif). L'utilisation de caractères gras ou italiques aurait permis de signaler commodément la place dans le vers du mot concerné. Les caractères italiques sont employés par l'auteur seulement dans le cas où la forme se trouve plusieurs fois dans le même vers. Ces quelques réserves faites, il faut se réjouir de pouvoir utiliser cette très utile Concordance qui aidera dans leurs travaux les spécialistes de la poésie latine chrétienne.

Claude Moussy.

Giovanni Santini, Inter iura poeta : *Ricerche sul lessico giuridico in Draconzio* (Studi e Testi TardoAntichi, 4) : Roma, Herder, 2006, 251 pages.

G. Santini, auteur de ces « Recherches sur le vocabulaire juridique chez Dracontius », a utilisé dans le titre de son ouvrage l'expression *inter iura poeta*, empruntée au poète (*Rom.* 7, 123) qui fait ainsi allusion à la profession qu'il a

exercée. Dans le *De laudibus Dei*, Dracontius fait plusieurs fois mention de ses activités juridiques en employant en particulier le terme de *togatus* que l'on a interprété de diverses façons (avocat ? avocat du fisc ? juge ?). Le poète a pu exercer plusieurs de ces fonctions au cours de sa carrière (voir l'édition des œuvres de Dracontius dans la C.U.F., t. I, p. 15 sq.). Les activités professionnelles de Dracontius ont certainement pu influencer le poète dans le choix de certains des thèmes qu'il a traités et dans l'usage qu'il a fait de termes à connotation juridique. Cette influence a pu se manifester sous des formes diverses ; à la fin de l'étude qu'il a consacrée à l'*Orestis tragoedia*, G. Santini distingue trois types d'influences (p. 91) : l'emploi de termes ou expressions techniques du droit dans leur sens propre ; l'utilisation de ces termes ou expressions dans une acception différente de celle qui est attestée en droit ; enfin, la création de nouvelles expressions à partir d'éléments empruntés au vocabulaire juridique. Ces trois types d'influences ne sont pas également aisées à apprécier : si l'on reconnaît facilement certaines expressions techniques du droit, il est plus difficile de savoir, par exemple, si en employant, comme il le fait souvent, *reus* avec le sens de « coupable » (et non plus d'« accusé ») et *reatus* dans l'acception de « culpabilité », « péché » (et non plus d'« état d'accusé »), Dracontius se réfère à la langue du droit ou bien plutôt à l'usage nouveau de ces vocables chez les auteurs chrétiens depuis Tertullien.

Pour apprécier la création d'expressions nouvelles (par exemple, *crimen dare* qui, selon G. Santini (p. 110-111), a pu être modelée sur *crimen inferre*, *intendere* ou *obicere*), il ne faut pas oublier les contraintes de l'expression poétique. Les exigences de la métrique peuvent aussi expliquer l'emploi d'un préverbé à la place d'un autre : ainsi *resoluere* (étudié p. 82) utilisé dans *Orest*. 936 avec l'acception du verbe *absoluere*, « acquitter » ; on peut comprendre de la même façon l'utilisation du préverbé *redimo*, au lieu du verbe simple *emo*, avec le sens de « acheter », « soudoyer » dans la forme *redemptus* (examinée p. 61) ou l'emploi du préverbé *retinere*, au lieu de *tenere*, avec le sens d'« exercer » (dans *L.D.* 2, 740 : *iura potestatis retinens*, « exerçant les droits de ta puissance », expression relevée p. 136). Il faut savoir que Dracontius utilise assez souvent des préverbés en *re-* (en particulier à la fin de l'hexamètre), dans des emplois où le préverbe ne présente pas une de ses valeurs usuelles ; citons, entre autres exemples, *recurro* (*Rom*. 8,109) et *reperdo* (*Or*. 179).

Après avoir été ainsi amené à nuancer plusieurs des appréciations de G. Santini concernant certains types d'influences de la langue du droit sur le vocabulaire utilisé par Dracontius, nous reconnaissons volontiers que l'auteur a exploré avec méthode les œuvres du poète qui sont le plus susceptibles de révéler une influence de la terminologie juridique. L'abondante bibliographie qu'il a su réunir lui a permis de réaliser une étude de qualité. Il a examiné consciencieusement les différentes hypothèses des érudits qui ont publié des éditions ou des études consacrées aux poèmes de Dracontius avant de choisir telle ou telle leçon dans les passages dont le texte pose problème, ou bien avant de proposer une interprétation des contextes dont la compréhension est difficile.

G. Santini aborde à plusieurs reprises (par exemple p. 15-16, 67, 75, 95) la question très débattue de savoir si Dracontius connaissait le grec ; il ne semble pas favorable à cette hypothèse et il invoque parfois l'absence de rapprochements textuels suffisamment précis entre Dracontius et ses sources grecques. Sans prétendre vouloir régler cette question difficile en nous fondant sur un unique exemple, signalons que le rapprochement fait avec Basile de Césarée par C. Camus (CUF, t. I, p. 290) pour un passage du *De laudibus Dei* (1, 336 : *plasmauit per membra uirum de puluere factum*) se fonde en particulier sur l'emploi de *plasmare* qui répond à πλάσσω dans le passage de Basile de Césarée.

Un index des termes étudiés et un index des passages cités facilitent la consultation de cet ouvrage qui apporte une heureuse contribution au renouvellement des études consacrées à l'œuvre de Dracontius.

Claude Moussy.

*Atti della terza giornata ennodiana* (Pavia, 10-11 novembre 2004), a cura di Fabio Gasti : Pisa, Edizioni ETS, 2006, 242 pages.

La publication des Actes de cette troisième « Journée ennodienne », qui s'est tenue à Pavie en 2004, après la première en cette même ville en 2000 et la seconde à Naples en 2001 (Actes publiés en 2001 et 2003), manifeste la création d'une véritable structure de recherche, informelle mais (d'autant plus ?) efficace et innovante, sur un écrivain largement redécouvert depuis environ dix ans, comme le rappelle la « Premessa » de F. Gasti en évoquant plusieurs travaux recensés dans la *R.E.L.* ces dernières années (les livres de St. Kennell, S. Rota, D. Di Rienzo et St. Gioanni notamment). Le présent volume se signale par les interventions de plusieurs « nouveaux venus » des études ennodiennes, dans le domaine de la prose, mais surtout de la poésie. Après les salutations du nouvel évêque de Pavie (et successeur d'Ennode !), Mgr G. Giudici, il regroupe les textes de 12 communications, dont deux en français et une en allemand, le reste étant en italien. Tous ces travaux sont de grande qualité scientifique, à commencer par la « leçon inaugurale » de G. Polara sur « Ennode entre Église, politique et littérature », qui part de l'épitaphe versifiée d'Ennode pour poser des questions de métrique et de poésie, de rhétorique et de sophistique, notamment à propos de la *Paraenesis didascalica*, mais aussi du *Libellus pro Synodo*, du *Panégyrique de Théodoric*, et des différends entre Ennode, Cassiodore et Boèce ; on relèvera simplement ici que le poème de la p. 26 gagne à être lu comme un acrostiche (*En-no-di-us*) depuis les recherches de St. Gioanni.

Suit Chr. Rohr, éditeur en 1995 dudit *Panégyrique*, sur « Byzance et les empereurs romains d'Orient au miroir des œuvres d'Ennode », en fondant son exposé sur ce dernier texte principalement et en le confrontant aux autres sources contemporaines ; les problèmes ici posés sont l'éducation à Constantinople, l'octroi du consulat, le conflit autour de Sirmium et la victoire sur les Alamans ; la forte inscription de l'opuscule dans la tradition tardive du panégyrique impérial est ensuite soulignée. Puis St. Gioanni présente de « nouvelles hypothèses sur la collection des œuvres d'Ennode », qui pourrait dater de la redécouverte de cet auteur par Paul Diacre à la fin du VIII^e^ siècle ; et il le fait avec des arguments aussi savants que convaincants, montrant qu'Ennode lui-même se préoccupait peu de la diffusion de ses œuvres. De l'examen des divers critères de classement de ces dernières (la chronologie, les répétitions, le titre de diacre, l'origine des correspondants), il ressort qu'une collection médiévale ne serait pas plus invraisemblable pour lui que pour Avit. B. J. Schröder, spécialiste des lettres de l'évêque de Pavie, étudie ensuite l'expression *pernices uerborum saltus* employée dans une missive à Faustus (381 Vogel=*epist.* 8, 5 Hartel), pour accompagner l'envoi de bêtes de somme, avec beaucoup d'esprit ; « passablement étrange et fort divertissante », mais négligée jusqu'ici par les érudits, cette lettre montre bien qu'Ennode n'écrit pas, en épistolier « authentique », de la même façon pour les intimes (comme ici) et pour un plus vaste public (voir les *recusationes* à Florianus, Pomerius et Mascator).

Puis vient une remarquable analyse de la *dictio* pour les trente ans d'épiscopat d'Epiphane de Pavie (*Carm.* 1, 9 ; Pavie, 496 ; poème précédé d'une longue préface

en prose), par F.-E. Consolino ; ce texte apparaît ici comme un véritable abrégé de poétique ennodienne, avec toutes ses tensions entre littérature et sacerdoce, ses références scripturaires et profanes (à Sidoine surtout) ; y sont étudiés les lieux de l'éloge et leur conversion chrétienne, les rapports avec la *Vita Epiphani* et avec la *dictio* pour Laurent de Milan, ainsi que l'usage de la prose et de la poésie dans la louange publique. Après quoi N. Brocca examine minutieusement les deux épitaphes d'Ennode pour Cynegia et les problèmes complexes que pose leur coexistence. Deux articles portent sur l'épithalame pour Maximus (que n'étudie guère la récente synthèse de S. Horstmann sur l'épithalame tardo-antique) : celui de G. Vandone, fin connaisseur des poèmes d'Ennode, porte sur le discours de Cupidon, aux v. 54-72, si singulier par son attaque contre l'ascétisme chrétien ; mais c'est justement là le point de vue de... Cupidon, tandis qu'Ennode serait plutôt sensible, pour sa part, à la dépopulation réelle de l'Italie d'alors ; il faut aussi tenir compte de la situation familiale de Maximus. Celui de K. Smolak concerne les strophes saphiques de ce poème et leur intégration dans sa totalité ; après en avoir reconsidéré et modifié l'ordre (1, 2, **4**, 3, 5) et courageusement proposé une (nécessaire) traduction, le savant se livre à une analyse très fine du texte, de ses modèles, de son originalité, de son adaptation au « paradoxe » d'un ascète qui prend femme. Puis F. Gasti étudie le *Carm.* 2, 111, sous le titre « Le jardin du roi » (Théodoric) ; après l'avoir situé dans la poétique ennodienne, avoir dégagé son aspect d'exercice, et avoir localisé l'endroit dans le palais de Pavie, il donne du poème une traduction assortie d'un commentaire linéaire, qui souligne la dimension divine et sociale du jardinage évoqué, les procédés rhétoriques employés, et y fait voir pertinemment « une grande métaphore panégyrique », à lire comme un *Aliter* du Panégyrique en prose.

Après quoi C. Urlacher (qui achève actuellement une thèse sur la poésie religieuse d'Ennode) analyse « l'influence de Paulin de Nole sur les *Carmina* d'Ennode », réévaluant finement l'apport chrétien à la poésie ennodienne à partir de quelques exemples bien choisis d'hypotextes pauliniens, présents de manière directe ou, le plus souvent, superposés sur d'autres, et sur un mode parfois contrastif ; car l'imitation n'exclut pas l'originalité, en pratiquant la *reductio* ou la *recusatio* de l'hypotexte, comme dans l'épithalame pour Maximus, mais cette inspiration prévaut naturellement dans les poèmes religieux plus que profanes, et se révèle à la lecture patiente plus que par les concordances électroniques. Ensuite, C. Majani consacre une douzaine de pages aux rapports d'intertextualité notables dans le traitement par Claudien, Cassiodore (en prose) et Ennode des sources thermales d'Abano (*fons Aponi*), et se livre à des analyses stylistiques précises ; Cassiodore se serait inspiré des vers d'Ennode, car il dut exister des échanges littéraires entre eux. Enfin, L. Ceccarelli examine en quelque 25 pages « l'hexamètre d'Ennode, entre tradition et innovation » ; les spécialistes de métrique apprécieront ces analyses fondées sur des relevés minutieux et des tableaux impressionnants, qui situent le poète par rapport à ses successeurs (Eugène de Tolède, Aldhelm) aussi bien que ses prédécesseurs. — Au total, voilà un ouvrage très riche, indispensable à des « ennodiens » manifestement toujours plus nombreux et actifs, mais dont la qualité constante dans la réflexion littéraire devrait intéresser plus largement les spécialistes (ou amateurs... avertis) de littérature latine tardive ; ajoutons qu'il réhabilite non point quelque « génie » méconnu, mais la place bien réelle d'Ennode dans l'histoire de la culture.

Vincent Zarini.

*Classical Literature and its Reception. An Anthology*, edited by Robert Demaria Jr. and Robert D. Brown : Oxford, Blackwell Publishing, 2007, xxii-523 pages.

Le présent ouvrage résulte de la collaboration d'un spécialiste de littérature anglaise, Robert Demaria Jr., et d'un spécialiste de philologie classique, Robert D. Brown, l'un et l'autre professeurs au « Vassar College ». Nos deux collègues britanniques se sont proposé de mettre en lumière l'influence exercée par les poètes de la Grèce et de la Rome antiques sur ceux d'Angleterre, d'Irlande et des Caraïbes anglophones, à l'usage des lecteurs de ceux-ci peu familiers des littératures anciennes, et plus particulièrement des étudiants en Lettres anglaises, équivalents, en quelque sorte, de nos étudiants en Lettres Modernes. L'ouvrage se divise en deux parties à peu près égales : la première, qui occupe les pages 1 à 236, constitue une anthologie des poètes de langue anglaise, au nombre de trente-six, présentés dans l'ordre chronologique depuis Geoffrey Chaucer (1343-1400) jusqu'à Seamus Heaney, un poète irlandais né en 1939, en passant par Marlowe, Shakespeare, Milton, Pope, Shelley, Yeats et bien d'autres de notoriété parfois moindre, pour le lecteur français tout au moins ; la seconde, qui va de la page 237 à la page 495, présente de la même façon, d'Homère à Juvénal, dix-huit poètes grecs et latins (auxquels s'ajoutent Platon, Thucydide et Pline l'Ancien) qui ont inspiré les premiers et dont les textes sont donnés dans des traductions anglaises dont la plupart appartiennent aux xvii$^{e}$, xviii$^{e}$ et xix$^{e}$ siècles, et une dizaine au xx$^{e}$. Dans cette seconde partie, Virgile, comme on pouvait s'y attendre, se taille la part du lion, avec quinze textes, talonné par Ovide (treize) et suivi par Horace (neuf) et Homère (huit), les autres auteurs étant moins largement représentés — ce qui, pour les grecs, s'explique par le fait que pendant longtemps la littérature hellénique est restée mal connue des écrivains anglo-saxons. Chacun des auteurs et des textes retenus, tant modernes qu'anciens, fait l'objet d'une notice introductive donnant les indications essentielles pour sa lecture et précisant, pour les modernes, à quelle page de la seconde partie de trouve le texte-source, et, pour les anciens, à quelle page de la première figure le poème anglais qui s'en inspire, ces indications évidemment nécessaires étant reprises dans deux tables de référence croisées (« *English-Classical* » et « *Classical-English* »), qui occupent les pages 496-506 et où, pour la commodité de la consultation, les auteurs des deux périodes sont donnés cette fois dans l'ordre alphabétique. Suivent enfin une liste des auteurs, une liste des textes et un index des introductions et des notes, où apparaissent tous les noms propres mentionnés dans celles-ci. Il n'appartient évidemment pas à un recenseur français de porter un jugement sur les choix anthologiques des œuvres poétiques anglaises, et pas davantage sur les traductions, dont on signalera seulement qu'elles sont généralement réalisées en vers rimés ou assonancés et, de ce fait, appartiennent sans doute le plus souvent à la catégorie (fort honorable) des « belles infidèles » dans le goût de l'abbé Delille. Mais les antiquisants ne peuvent que se réjouir de la parution d'un tel ouvrage, qui illustre parfaitement le *Nachleben* de la poésie gréco-latine dans le domaine anglo-saxon, et dont un équivalent français ne manquerait sans doute pas d'intérêt.

René Martin.

A. M. Martín Rodríguez, *Fuentes clásicas en* Titus Andronicus *de Shakespeare* : Universidad de León, 2003, 283 pages.

« La très lamentable tragédie romaine de Titus Andronicus », laquelle détient le record des meurtres tragiques avec trente-cinq personnages mis à mort, dont dix sur scène, sans compter un viol, une langue et quelques mains coupées, n'a aucun fondement dans l'histoire, avec des héros purement imaginaires ; sa romanité ne tient qu'à leurs noms latins, à la mention du Sénat et au titre de tribun attribué à Marcus Andronicus. Est-ce à dire que, comme l'affirmait Ben Jonson, Shakespeare ne connaissait pas grand-chose au latin ? Les critiques, qui depuis plus d'un demi-siècle ont repris intérêt à cette pièce monstrueuse ont évidemment noté les réminiscences sénéquiennes tant dans l'expression (« Th'imperial seat to virtue consecrate, to justice, continence and nobility » : *ubi non est pudor nec cura iuris, pietas fides, instabile regnum est*), que dans la thématique (les fils de Tamora servis à dîner à leur mère par T. Andronicus devenu cuisinier). Il suffit de lire la pièce pour constater qu'elle est émaillée de citations latines et d'*exempla* antiques : mythe de Térée, viol de Lucrèce, viol de Virginie... Après une courte première partie pour situer Titus Andronicus dans l'ensemble de la création shakespearienne, A. M. Martín Rodríguez, dans une seconde partie, l'essentiel de son livre, recense les sources possibles de Shakespeare : Ovide pour le mythe de Philomèle et le viol de Lucrèce, Tite-Live sur le même sujet, l'*Énéide* et les *Bucoliques*, Horace, évidemment Sénèque, peut être avec des points d'interrogation Sophocle, Euripide, Plaute. La démonstration repose soit sur des analyses comparatives de structures narratives, soit, plus souvent, sur des rapprochements de textes, plus ou moins convaincants selon qu'ils font apparaître soit d'évidentes réminiscences, soit une simple parenté d'expression ou de pensée. Le classement en chapitres ou sous-chapitres par auteur manque de rigueur (que vient faire, p. 131 le thème de Coriolan dans une section consacrée à Ovide ?). Le livre de A. M. Martín Rodríguez n'en démontre pas moins, s'il en était besoin, que Shakespeare devait beaucoup à ses lectures latines.

Jean Christian Dumont.

Marietta Horster/Christiane Reitz (Hg.) *Wissensvermittlung in dichterischer Gestalt* : Franz Steiner Verlag Stuttgart 2005, Palingenesia - Band 85, 348 pages.

Le beau volume édité par les soins de Marietta Horster et Christiane Reitz rassemble, sous l'intitulé *Transmission du savoir par la forme poétique*, les textes des communications présentées en février 2004 à Rostock, lors du second colloque sur la littérature technique dans l'Antiquité. Après une première rencontre qui portait sur la dimension littéraire des écrits techniques, c'est plus spécialement à toutes les formes de poésie susceptibles de véhiculer un enseignement qu'a été vouée la seconde manifestation scientifique. Encore convenait-il de ne pas sous-estimer le lien unissant incontestablement la poésie didactique à la littérature technique et d'admettre que la volonté de diffuser un savoir n'était pas l'apanage exclusif de la poésie. À cela s'ajoutait l'épineuse question de la définition générique : peut-on parler d'un genre didactique autonome ou convient-il de rattacher les poèmes réputés didactiques à un ensemble plus large ? Autant de questions qui font l'objet, de la part des éditeurs, d'une substantielle introduction (p. 7-14).

Quant aux seize communications, elles obéissent à un classement à la fois logique et chronologique (d'Hésiode aux débuts du XIIIe siècle de notre ère). Deux études de fond, celles de P. Toohey (« Periodization and Didactic Poetry », p. 15-26) et de B. Effe (« Typologie und Literarhistorischer Kontext = Zur Gattungsgeschichte des Griechischen Lehrgedichts », p. 27-44) s'interrogent sur le développement historique et les multiples facettes d'une forme de poésie fort ancienne promise à une longue postérité. P. Toohey insiste cependant sur les mutations du genre qui épouse les fluctuations historiques, comme le montre l'étude comparée des *Halieutika* d'Ovide et des *Kynegetica* de Grattius. Soucieux d'établir une typologie de la poésie didactique, B. Effe (dont le maître livre *Dichtung und Lehre. Untersuchungen zur Typologie des antiken Lehrgedichts*, München 1977 est par ailleurs bien connu) se lance parallèlement dans une approche diachronique du genre et considère que la véritable poésie didactique ne commence qu'avec les *Phaenomena* d'Aratos et coïncide avec un moment où la poésie ne règne plus en maîtresse, comme au temps d'Hésiode et d'Empédocle, mais est tenue de s'affirmer par rapport à la prose technique. De fait, l'essentiel de l'œuvre du poète alexandrin réside non point dans la matière enseignée, mais dans une écriture relevant d'une esthétique raffinée. Nicandre s'inscrit dans cette tradition qui disparaît ensuite temporairement de la littérature grecque, mais se maintient à Rome jusqu'au Ier siècle ap. J.-C., puis réapparaît au IIIe siècle ap. J.-C. avec le poème médical de Marcellus de Sida et le poème géographique de Denys le Périégète (à l'époque d'Hadrien), tandis que voient le jour, sous Marc Aurèle, les *Halieutika* d'Oppien de Cilicie et, sous Caracalla, les *Kynegetika* d'un Syrien d'Apamée, renaissance qui s'explique à la fois par la politique d'empereurs lettrés et par l'influence de la seconde sophistique, adepte d'une culture générale incluant les sciences. Après une éclipse au IIIe siècle ap. J.-C., le genre connaît une nouvelle résurgence avec le poème grec des *Lithika*, sur l'effet magique de certaines pierres, paru au IVe siècle ap. J.-C. et d'inspiration orphique, que l'on ne manquera pas de mettre en rapport avec les poursuites engagées contre la magie à l'époque chrétienne.

Centrée sur Hésiode, considéré comme le fondateur du genre didactique, l'étude de W. Blümer (« Hesiods Gedichte — Schriftlichkeit und Mündlichkeit in der archaïschen Griechischen Lehrdichtung ») s'insurge contre une certaine tendance de la recherche récente à privilégier la tradition orale par rapport aux textes écrits. Pour lui, *Les Travaux et les Jours* portent l'empreinte indéniable d'un contexte culturel ouvert à la littérature écrite et ne reproduisent aucun modèle de la littérature orale.

O. Primavesi (cf. « Theologische Allegorie : Zur philosophischen Funktion einer poetischen Form bei Parmenides und Empedokles ») examine, pour sa part, l'allégorie théologique comme mode d'expression et de transmission d'une doctrine philosophique dans les poèmes de Parménide et d'Empédocle. Il souligne par là-même la présence d'embryons de poésie didactique au sein de la poésie épique, puisque le procédé avait déjà été mis en œuvre par Homère et relevé par le critique stoïcien Théagène de Rhégion. Quant à C. Kaesser (« The poet and the « polis ». The *Aetia* as didactic poem »), il nous convie à une relecture originale des *Aetia* de Callimaque, tant il est vrai que le poète alexandrin qui refuse de jouer son rôle d'instructeur pour poser lui-même des questions, se situe délibérément en rupture avec les *topoi* du genre didactique et ce, pour se montrer en phase avec le contexte politique et social du moment.

C'est aux premières manifestations de la poésie didactique à Rome qu'est consacrée la réflexion de P. Kruschwitz (« Lehre oder Dichtung ? Die archaische didaktische Poesie der Römer »). D'emblée se trouve suggérée l'ambiguïté d'un choix poétique tiraillé entre deux exigences *a priori* inconciliables : un contenu

technique austère, une forme artistique plaisante. D'un point de vue historique, P. Kruschwitz s'oppose à la fois à W. Kroll (art. *Lehrgedicht*, *R.R.* XII, 2, 1925, col. 1842-1857) qui rendait hommage à Accius, et à R. Glei (art. *Lehrgedicht*, *NP* 7, 1999, col. 26-32) pour qui la poésie didactique romaine n'émerge qu'avec l'adaptation cicéronienne des *Phaenomena* d'Aratos : P. Kruschwitz considère en effet comme d'authentiques spécimens de littérature didactique les *Sententiae* d'Appius Claudius (IV^e^ s. av. J.-C.), ainsi que certains poèmes d'Ennius (les *Hedyphagetica*, l'*Epicharme*, l'apologie de *l'alouette et ses petits*, le *Scipio*). Il insiste ensuite sur l'innovation que constituent à ses yeux les œuvres d'Accius à sujet philologique et littéraire ainsi que les *Parerga* à rattacher peut-être à l'agronomie. Porcius Licinus et Volcacius Sedigitus ainsi qu'un certain Vallegius ou Valgius ne font que s'engager dans une voie déjà tracée par le poète-grammairien. Enfin, Valerius Soranus semble avoir fait œuvre de philologue et d'antiquaire avec les *Epoptides* et nous a laissé quelques vers d'un poème didactique.

L'enquête exhaustive de W. Hübner recense toutes les œuvres latines qui portent, de près ou de loin, l'empreinte des *Phaenomena* d'Aratos, afin de mesurer au mieux l'impact de cette œuvre phare sur la littérature didactique romaine ainsi que sur toute autre forme de texte écrit. En effet, qu'il s'agisse de simples traductions (celles de Cicéron, la plus connue ; de Germanicus, la meilleure ou d'Aviénus, la plus libre), de commentaires, d'adaptations ou d'imitations, les poèmes latins démarqués de l'œuvre du poète alexandrin donnent à penser que celui-ci exerça sur les esprits une influence aussi forte que celle de Callimaque.

Les analyses de Katharina Volk (cf. « Lehrgedicht oder « Naturgedicht » ? Naturwissenschaft und Naturphilosophie in der Lehrdichtung von Hesiod bis zur *Aetna* ») démontrent, de manière convaincante, qu'à défaut d'avoir su, comme les modernes, conceptualiser la notion de poésie didactique, du moins les auteurs anciens des époques hellénistique et romaine avaient-ils eu l'intuition d'une spécificité générique des poèmes sur la nature. Ils se situent ainsi spontanément dans une lignée qui remonte à Parménide et à Empédocle et qui a fait école à Rome avec les œuvres de Lucrèce, de Virgile, de Manilius et le poème anonyme intitulé l'*Etna*. Katharina Volk rappelle en outre que des éléments de poésie scientifique ou didactique se trouvent insérés au sein de poèmes épiques ou philosophiques, à preuves le chant d'Orphée dans les *Argonautica* d'Apollonios de Rhodes, celui d'Iopas dans l'*Énéide* de Virgile, celui de Silène dans la sixième *Eglogue* ou le discours de Pythagore au livre 15 des *Métamorphoses* d'Ovide.

Monica R. Gale aborde, sous un angle neuf, le *De Natura Rerum* de Lucrèce en s'efforçant de faire le départ entre la fidélité du poète à la tradition grecque et l'aspect novateur de l'œuvre. Elle observe que, loin de s'en tenir à des modèles de l'époque hellénistique, Lucrèce renoue avec la tradition des poètes archaïques, d'Hésiode à Empédocle. Toutefois, à la différence de ces derniers, le poète latin rejette le monologue et instaure avec son destinataire, comme dans la littérature diatribique, un véritable dialogue.

Claudia Schindler met l'accent sur la variété des thèmes abordés dans la poésie didactique de l'Antiquité romaine (cf. « Vom Kochrezept zu den Sternen : Aspekte der Gattungsgenese und Gattungsentwicklung im römischen Lehrgedicht »). Elle relève néanmoins que bon nombre de sujets sont curieusement absents des écrits didactiques latins : ainsi en est-il des problèmes éthiques, de la science politique, de l'architecture, de la construction d'aqueducs, de l'arpentage, de la polémologie et de la poliorcétique.

Les raisons avancées par Claudia Schindler pour expliquer ces lacunes sont de deux ordres : d'une part, la fidélité des auteurs latins à leurs modèles grecs, d'autre part les goûts du public destinataire de ces écrits : des aristocrates enclins, durant

leur loisir, à s'intéresser à l'agriculture, à la chasse, à la philosophie, à l'astronomie, au jeu de dés, tandis que les affaires politiques et militaires relevaient du *negotium*.

C. Reitz centre son attention sur la question, maintes fois débattue, des *Epîtres* d'Horace à portée didactique. Elle embrasse ainsi d'un même regard l'*Ars Poetica* et les lettres adressées respectivement à Mécène (*Ep.* 1, 19), à Auguste (*Ep.* 2, 1), à Florus (*Ep.* 2, 2). En effet les quatre poèmes pris en considération correspondent à un moment où le poète, nanti d'une longue et fructueuse expérience est parfaitement maître de l'*ars* qu'il entreprend d'enseigner. Il se fonde néanmoins sur des modèles antérieurs, principalement sur Lucrèce dont le *De natura rerum* participe d'une double tendance, celle du poème didactique et philosophique d'un côté ; celle de la satire et de la diatribe de l'autre, deux veines d'inspiration fertilement présentes chez Horace.

R. Mayer se propose d'esquisser les contours de la « littérature informative à Rome », c'est-à-dire d'un ensemble de textes à la fois ardus et agréables à lire, mode d'écriture qui, d'après lui, n'a pas de précédent en Grèce et s'affirme comme spécifiquement romaine, dans des poèmes à finalité ostensiblement didactique et dans des œuvres d'un autre genre, à l'époque des débuts du principat et du Haut Empire. L'exposé de R. Mayer offre ainsi une analyse méthodique des traités en prose consacrés à un domaine précis du savoir les œuvres de Varron, le *De architectura* de Vitruve, le *De medicina* de Celse, de *De agricultura* de Columelle, les ouvrages scientifiques de Sénèque, les livres de Pline l'Ancien. Mais l'originalité de l'approche de R. Mayer tient surtout à la prise en compte de morceaux didactiques enchâssés dans certaines épopées de l'époque impériale (l'*Énéide* de Virgile, la *Pharsale* de Lucain, les *Punica* de Silius Italicus) mais aussi dans les *Métamorphoses* d'Ovide et dans la 5$^{e}$ *églogue* de Calpurnius Siculus.

Alison Sharrock s'est intéressée à la rhétorique de l'« autorité » dans la poésie didactique latine et ce, plus étroitement, à propos de l'*Ars amatoria* d'Ovide. Mais l'étude d'Alison Sharrock dépasse le cadre de ce recueil poétique puisque celui-ci fait l'objet de comparaisons avec les œuvres d'auteurs antérieurs ou contemporaines : poètes comme Lucrèce, Virgile ou Manilius ; prosateurs, tels Caton, Cicéron, Vitruve, Quintilien ainsi que des auteurs de traités médicaux. Il ressort de cette confrontation que lorsqu'il s'affirme comme auteur, Ovide est plus proche des prosateurs que des poètes. En effet, alors que les poètes se targuent généralement de révélations divines, Ovide proclame haut et fort que l'*Ars amatoria* ne doit rien à Apollon, mais procède de sa seule expérience, *usus*. En cela, il rejoint l'attitude des prosateurs qui tirent leur légitimité d'informations concrètes recueillies sur le terrain ou auprès de prédécesseurs avertis.

Marietta Horster se penche sur le problème de la réception, aux II$^{e}$ et III$^{e}$ siècles ap. J.-C., des poèmes didactiques antérieurs et, plus particulièrement, des *Géorgiques* de Virgile. Elle prend en compte ainsi toutes les formes de réécriture de motifs littéraires présents dans la poésie didactique en Grèce et à Rome, notamment chez Dion Chrysostome, Aelius Aristide, Lucien, Athénée, Fronton, Aulu-Gelle, Sextus Empiricus et les écrivains chrétiens. Elle aboutit à la conclusion que, jusqu'à Athénée, seuls sont mentionnés les auteurs les plus connus : Lucrèce, Hésiode, Empédocle, Virgile — tandis que sont passées sous silence les œuvres d'Ovide et d'Horace. Force est de constater que la littérature didactique antique subit le même phénomène que les lettres grecques et latines dans leur ensemble : les auteurs des II$^{e}$ et III$^{e}$ siècles ap. J.-C. affichent une prédilection marquée pour les premiers représentants du genre et s'inscrivent dans leur lignée.

Marco Formisano s'est appliqué à dégager la portée et la fonction des poèmes didactiques composés à l'intérieur de traités techniques en prose. Deux œuvres ont suscité plus spécialement sa curiosité : le traité d'agronomie de Palladius dont le

15e et dernier livre est assorti d'une préface, elle-même suivie de 85 distiques élégiaques (*sur la greffe des arbres*), en vertu d'un procédé emprunté à Columelle ; d'autre part, le traité de pharmacologie de Marcellus Empiricus qui s'achève par un poème (*de speciebus*) de 78 hexamètres. Dans les deux cas, les *carmina* de clôture sont appelés à jouer un rôle identique : reprenant le *topos* lucrétien de l'absinthe et du miel, les auteurs se soucient d'offrir à leurs lecteurs cultivés, éprouvés par l'*utilitas* d'un discours ingrat, la *delectatio* d'un divertissement final.

Enfin, Thomas Haye, spécialiste de Philologie latine du Moyen Âge et des Temps modernes, conduit une réflexion sur un poème didactique du théologien parisien Elias Corrigiarius, daté des années 1206-1209 et dédié à son disciple Rodrigue Jimenez de Rada qui devient chancelier du roi Alphonse VII de Castille et archevêque de Tolède (de 1209 à 1247). Ce poème, copié sur un manuscrit du xive siècle et conservé à la bibliothèque royale de Bruxelles, se présente sous la forme de 64 distiques et expose les raisons qui légitiment l'interdiction signifiée aux ecclésiastiques de goûter aux plaisirs de la chasse. Il se rattache par son thème à la tradition de la littérature cynégétique antique, mais en diffère par sa finalité puisqu'il s'agit, en réalité, de détourner tout homme d'Église d'une activité qui contrevenait à l'éthique préconisée par la tradition patristique et canonique. Les vers d'Elias Corrigiarius s'écartent par conséquent des modèles antérieurs axés sur l'aspect pratique de la chasse et développent des arguments juridiques et moraux de nature à dissuader le destinataire explicite, et peut-être un lectorat plus large, de se livrer à un passe-temps malséant pour un haut dignitaire de l'Église.

Voilà donc, à partir d'une série d'études, les unes générales, la plupart particulières, un panorama fort utile sur un aspect des littératures antiques qui méritait d'être redécouvert et revalorisé. On appréciera aussi, dans le volume, les appendices bibliographiques qui font suite aux textes des différentes communications. Signalons juste, à cet égard, au passage, qu'il convient d'écrire à la p. 293 R. *Marache* (et non *Maraché*). Enfin, le dialogue de lecteur à auteurs peut se poursuivre puisque l'ouvrage comporte non seulement un index des auteurs anciens cités, mais encore un *cursus studiorum* des auteurs des communications assorti de leur adresse électronique

Aude Lehmann.

Nancy Shumate, *Nation, Empire, Decline. Studies in Rhetorical Continuity from the Romans to the Modern Era* : Londres, Duckworth, 2006, 191 pages.

La collection « Classical Inter/Faces » se veut radicalement nouvelle, tant par la perspective adoptée, interdisciplinaire et interculturelle, que par le but visé, à savoir mettre en évidence l'actualité de la pensée antique dans le monde contemporain. Et cet ouvrage s'y intègre parfaitement. L'intention de son auteur est, en effet, de montrer que les discours impérialistes et nationalistes modernes se fondent, dans leurs principes comme dans leur structure, sur des modèles élaborés à l'époque romaine. Nancy Shumate choisit de le faire, sans recherche de l'exhaustivité, au travers de la lecture de quelques textes significatifs. Elle rassemble pour cela quatre études qui ont déjà fait l'objet d'une publication ou d'une présentation orale à l'occasion de colloques ou de congrès. Chacune forme la matière d'un chapitre, dont le titre suffit à indiquer le contenu : *Them and Us : Constructing Romanness in the* Satires *of Juvenal — Augustan Nation-Building and Horace's 'Roman' Odes (3.2, 3.5, 3.6) — Tacitus and the Rhetoric of Empire — 'Crazy Egypt' and*

*Colonial Discourse in Juvenal's Fifteenth Satire*. L'unité d'ensemble est assurée, dans le fond par la permanence d'une même thèse, déjà résumée, appliquée à des œuvres et illustrée par des exemples différents, dans la forme par le mélange constant de références antiques et de références à des auteurs ou des faits culturels beaucoup plus récents.

Les textes retenus sont souvent l'objet d'une lecture nouvelle, grâce à des rapprochements qui peuvent ne pas manquer d'originalité. À Tacite, en particulier, sont consacrées de suggestives analyses, soulignant l'ambivalence de la pensée de l'historien sur les peuples non romains (p. 96, 105, 121, 127). Malheureusement, les comparaisons tendent à occuper la plus large place, occultant ou remplaçant une véritable étude des textes — ainsi, malgré l'apparence et malgré la place matérielle qui leur est accordée, les troisième (p. 31 sq) et quinzième (p. 130 sq) satires de Juvénal ou les odes choisies d'Horace — sur laquelle l'auteur affirme pourtant vouloir se fonder. Elles sont, d'autre part le plus souvent semblables, ce qui n'est pas sans entraîner des redites et des longueurs inutiles et a, semble-t-il, pour conséquence, dans la succession des chapitres comme dans celle des rubriques qui les constituent, une certaine indifférence à la logique, que tend à remplacer la récurrence des mêmes termes et des mêmes notions (*discourse*, *reactionary*, *strategy*...). Il est vrai que le propos est de dégager des constantes. Mais peut-être est-ce là la principale difficulté. Car la démarche n'est pas dépourvue d'artifice. Elle conduit inévitablement à atténuer, voire à effacer les différences entre les époques, sans accorder une place suffisante au facteur chronologique. Les faits sont soumis à un parti-pris initial, établi d'avance et qu'il s'agit avant tout d'étayer. Or qui dit parti-pris dit nécessairement manque d'objectivité. Et ce défaut n'est, tant s'en faut, pas absent. On voit Juvénal assimilé, entre autres, aux nazis (p. 33 sq, 46), aux islamistes (p. 53), Horace, à propos duquel sont mentionnés les mouvements nationalistes anti-coloniaux (p. 58) aussi bien que l'Angleterre de la fin du dix-neuvième siècle (p. 60), qualifié de réactionnaire (p. 67...). Ce ne sont là que quelques exemples. Mais ils suffisent à révéler, autant que la discutable ambiguïté de la démarche d'ensemble, un goût prononcé pour la provocation.

Tel est l'inconvénient d'un livre à thèse, auquel on pardonnera aisément quelques disparités formelles et une formulation parfois trop personnelle (p. 40, 46, 82, etc.), moins facilement le recours exclusif, pour tout ce qui dépasse la période romaine, à des sources de seconde main. Force est de lui reconnaître le mérite de montrer que l'Antiquité n'est pas complètement morte, bien qu'elle ait heureusement légué autre chose qu'une rhétorique destinée à justifier des entreprises de conquête, de colonisation ou d'asservissement.

Nicole Méthy.

## Histoire des sciences.

P. Gros, *Vitruve et la tradition des traités d'architecture*. Fabrica et ratiocinatio (Collection de l'École française de Rome, 366) : Rome, École française de Rome, 2006, 491 pages.

Ce recueil de travaux rassemble, parmi l'abondante production de P. Gros, tout ce qui concerne directement Vitruve, soit 24 articles, publiés de 1973 à 2003, l'introduction à l'édition italienne de Vitruve (Einaudi, 1997) et deux études